



Qu'est-ce qui bloque la transmission des savoirs de l'Europe à la Chine ? Qu'est-ce

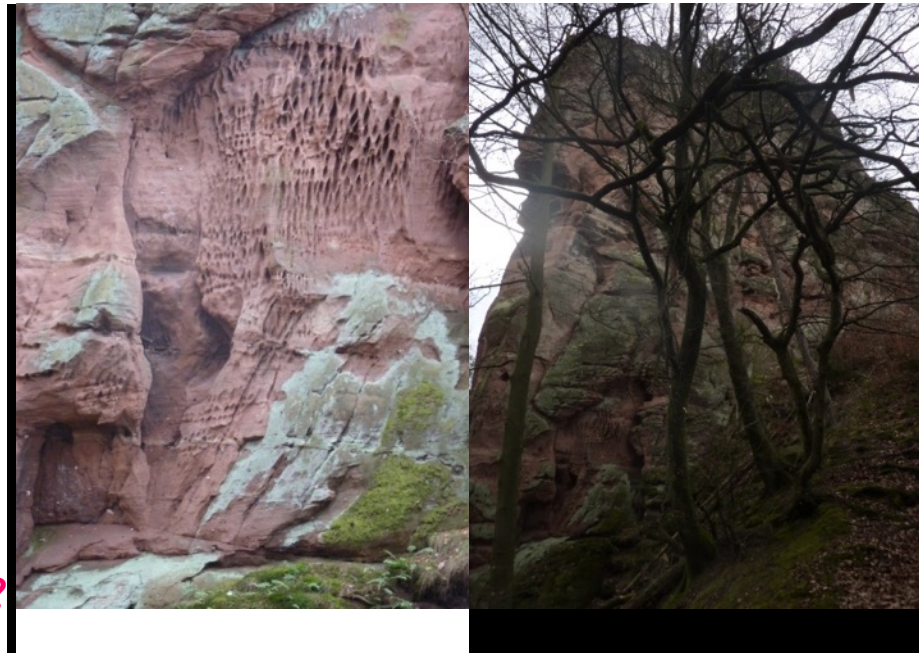


qui est tellement inapparent pour les étudiants asiatiques venus passer des années et des années dans les universités françaises, que ce soit pour y apprendre la théologie protestante (lorsque ce sont de ces coréens qui terrorisent les enseignants en théologie parce qu'ils véhiculent un protestantisme méconnaissables) ou la



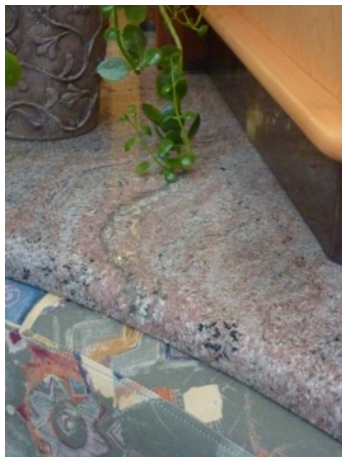
psychanalyse et la philosophie ?

Alors qu'il ne semble pas y avoir eu de problème majeur pour la transposition des modèles économiques, des systèmes de biochimie ou de technologie les plus infiniment



complexes ?

Mais a-t-on réussi à faire comprendre à papy Mougeot (vous savez, celui qui a jeté les meubles en noyer massif pour sa cuisine en formica dans les années soixante,



le beau-père de Schmitt, celui qui a rasé



sa toiture pour faire une terrasse en béton,
et l'oncle d'Edouard, le paysagiste qui a transformé les
Halles de Paris en zone commerciale souterraine...)



que l'Existence ne se résume
pas à la vitalité ? Que les sciences-humaines ne rapportent
ni cochons, ni couvées ?

Est-ce que les chinois spécialistes de poésie chinoise

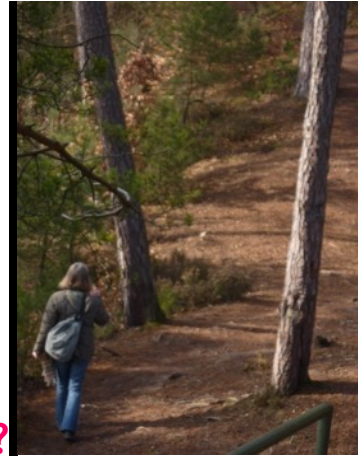


existent encore ? La question
n'est-elle pas la même que de savoir comment on a pu
installer la galerie de l'évolution installée par Chemetov là
où se déployaient les collections poétiques et poussiéreuses

du Muséum ? Le parlement européen sur la double rangée de peupliers entre lesquels s'ébattaient cygnes et hérons ?



Ou bien le problème est-il vraiment plus profond, plus



radical, lié à l'écriture idéogrammatique ?



En tous cas, le Palatinat n'a pas trouvé de peintres chinois qui sauraient venir intimer aux constructeurs (aux reconstruteurs devrait-on dire vu l'intensité des bombardements



qui ont anéanti en 1945 les petites villes du palatinat) l'ordre de se plier à une obéissance aux paysages fabuleux qui semblent y avoir dicté - il y a si longtemps ! - l'apparition fabuleuse

des Nibelungen.





REPONSES DE PAUL KOBISCH RECUE LE JOUR MEME DE L'ENVOI DE MON MESSAGE (1e 29 FEVRIER 2012), REDIGE

AU RETOUR DE TROIS JOURS A DAHN :



Oui, c'est un grand mystère et la question est remarquablement posée. Elle me fait penser à l'aphorisme qui attribue, par hypothèse, plus d'occidentalité aux Asiatiques qu'aux Occidentaux eux-mêmes.

Mais c'est plus grave, car c'est une contre-attaque du Technique, un instant menacé dans ses retranchements par des coïncidences malheureuses pour elle, Marée Noire et autre Tsunami. Contre-attaque préparée soigneusement, cela dit, par des scolarisations nipponnes en plein vignoble alsacien et les légions d'étudiants auxquelles tu fais allusion. Qui ne viennent pas étudier, mais modifier le contenu de leurs études par référence permanente, en flux tendu, aux prix des savoirs absous par les patrons des CAC 40.

Les études en France ont depuis longtemps franchi le seuil de la vente de barbarie au prix fort : non seulement ce sont des emplois qu'on pense acheter en commençant un cursus, mais des emplois précaires, si possible, ça fait partie du rite d'initiation.

[Puis, le même Pal Kobisch a encore précisé :](#)



Paul Kobisch :

--

onEon [<="" a="">](#)

Je n'ai pas assez de Kultur pour me prononcer, mais je flaire une antinomie radicale entre les deux cultures grandes d'E-Orient, antinomie qui bloque le tout. La dernière guerre a vissé cette antinomie dans l'armure industrielle et donc culturelle. Elles ont CESSÉ d'exister toutes les deux. Ce qui, non seulement les anéantit face à l'Occident, mais efface ce qui restait de leurs cultures respectives. La moitié du monde est figée dans une panne d'ascenseur culturel, une panne qui pourrait expliquer l'absence actuelle de guerre dans la région, et sans doute en interdire toute possibilité logique et ...culturelle pour des siècles. D'où une crise qui ne se connaît pas, d'aucune

manière parce que les outils manquent pour analyser la situation. Il ne reste que quelques heideggeriens et lacaniens comme toi et moi pour être en mesure de décoincer cette situation. Mais y avons-nous intérêt ?



ALORS EST ARRIVE LE PREMIER COMMENTAIRE DE MARC MORALI (j'avais reçu la reçu ce premier Mars deux mil douze) : lors que 1969 un certain J. L. revient du Japon, il est dans un doute total: les japonais sont-il analysables?

Réponse: s'ils le sont alors ce n'est surement pas dans le dispositif de la cure type?

la question est aujourd'hui d'autant plus claire qu'elle se déploie ici dans nos

cabinets au contact des générations qui ont maléficiées des modifications que l'ultra libéralisme avec sa cohorte de nouveaux mots d'ordre répand dans le monde retenons donc qu'il semble que ces éléments qui témoignent d'une organisation fantasmatique qui ne serait plus centrée sur le même rapport au symbolique existe donc "à l'état pur" Nous le savions en fait depuis longtemps, et nous appelions ça psychose ou perversion. C'est au passage l'idée delà dialectique dans l'appareil psychique et surtout du structuralisme cher à L.S. qui vole en éclat alors que Lacan contemple d'un avion les paysages que peignent les "lettrés chinois"...

Que s'est-il donc passé dans la tête de Lacan? Vous le saurez en m'invitant à déjeuner à la VIC...

mm

Lacan oppose ce qu'il appelle L'ACCIDENT-OCCIDENT et la chose Japonaise, ce qui voudrait dire que même l'objet a ne

relève pas de la même essence...



Puis est arrivé (le deux Mars)

La question du Un est juste, et celle du "grand sujet aussi" sauf que c'est valable pour nous aussi et que ça n'empêche rien...

les chinois étaient sans doute encore moins analysable avant Mao et les japonais je vous dis pas.

Donc, le sujet et le UN c'est évidemment pas pareil du tout, justement... Lacan répète ça pendant 20 ans !

Le dasein c'est Heil de guerre

le sujet c'est une place vide.

donc une bouffe à la vic et je vous raconte tout

Le 2 mars 2012 à 19:17, "Baudouin Pfersdorff" a écrit rapidement à Marc :

Je n'ose transmettre à Paul - en effet te voilà t'investissant de la place impossible du sujet sachant (une bouffe et je vous dis tout) - ce qui ne peut qu'inquiéter, s'agissant de l'enrichissement par cette longue et profonde pratique que Paul élabore en face et au travers de son humble travail de philosophe.

Quand je dis place impossible », je ne fais évidemment pas allusion au péril nazi d'Heidegger - tout protestant précipité tôt dans le roman évangélique est forcément dans la Crainte de l'Autre -

puisque l'Autre est, à ses yeux, celui qui va demander aux romains de crucifier le Héros... dont il ne doute pas que la parole essentielle soit « Aimez vous les uns les autres » - le joug de cette opiniâtreté (l'impossibilité des philologues jusqu'à Amphoux d'interroger la place réelle du Jésus historique et la justification de sa crucifixion romaine) à savourer sournoisement un régime génocidaire témoigne évidemment modérément en faveur d'une intelligence d'Heidegger - à moins de le pressentir pervers.

Ma question c'est évidemment celle-ci, cette façon très engageante de la protreptique Heideggérienne, qui passe en effet par le jeu de mot et l'utilisation massive de données talmudique

Et Marc de brièvement réagir :

Sujet sachant Manger et boire

Pour le reste, la réponse de la psychanalyse est dans les bouquins de Lacan

Et je ne peux éviter de dire

Que le sujet n'est pas le un

Et qu'Heidegger n'a rien à voir avec la psychanalyse Avec ou sans bouffe ça ne change rien

Marc MORALI



Réaction de Paul (pour que les choses soient dans leur affreuse clarté je reproduis ici une photo(graphie, floue) de l'hôtel du Palatinat , adossé à une falaise sublime, et pourtant assez indifférent me semble-t-il à ce qui en émane, mais

bon, voilà, je vous livre ça, cette image, ce bonheur (confondant)



reçue au

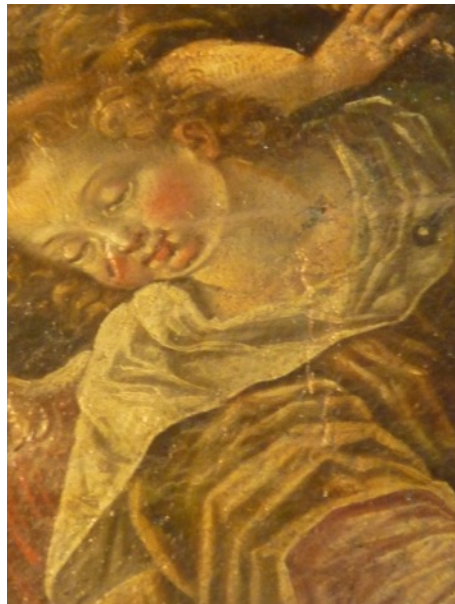
deux Mars : Encore une fois, je n'ai pas la compétence pour parler comme je le fais. Il y a pourtant un angle de vue qui peut nous aider à comprendre l'autisme asiatique, c'est celui de la perte du sens de l'Un. Pour les nippons il va de soi que la défaite a été la mort de l'Un, la fin du mythe impérial. Désormais le pays se consacrera seulement à la logique des préparatifs de guerre, mais ne pourra plus la faire puisque le Japon n'existe plus. D'où une compétence et une force qui tourne en rond de crises de surproduction en crise de surproduction, on a même perdu le sens de la consommation.

Pour les Chinois ça ne se présente pas si différemment que ça, car Mao reste le dernier Empereur dont on continue le plus longtemps possible à exploiter abstraitement l'unanimité

perdue, exactement comme on le fait pour Kim Il Sung. Au lieu donc de décliner, le culte de la personnalité rebondit partout plus fort, or on sait qu'un mort ne peut pas diriger une bataille, et encore moins une guerre. D'où un grave problème de mutisme forcé face à des vainqueurs qui sont loin d'avoir le triomphe modeste si on mesure l'insolence avec laquelle ils continuent d'occuper le Pacifique. Et lorsqu'on sait ce que signifie occuper (il suffit de demander aux Allemands) on peut concevoir la haine (qui elle aussi ne peut pas exister mais seulement se fantasmer) qui bloque toute évolution culturelle. S'est-on déjà demandé pourquoi tous les jeux vidéo, tous, sont conçus sur le principe de la guerre ? ou de la conquête ? Ces jeux sont comme les rêves des vaincus de la folie guerrière, cette folie qui réduit au strict minimum toute nécessité de langage autre que celui de la binarité communicationnelle. Je n'ai pas lu beaucoup de Jürgen Habermas, pour cause d'illisibilité, mais qu'un occidental marxiste fonde une ontologie sur la communication suffit à montrer le sens de l'histoire. D'autant que l'Allemagne se trouve dans la même situation que le Japon. Reste

la problématique analytique à propos de laquelle je me contenterai de poser cette question : psychose ou perversion, sans sujet pas d'analyse possible. Le sujet et l'Un sont le même, l'Un étant ce que l'histoire a péniblement conservé du miracle grec. Il y a le sujet de l'objet, et il y a le sujet du dasein. Sans sujet qui "ist da", pas d'analyse possible.

--



onEon

<="" a="">

Réponse immédiate du psychanalyste du Boulevard d'Anvers, ex -Kölner Ring, le Docteur Marc Morali, à Paul Kobisch :

La question du Un est juste, et celle du "grand sujet aussi" sauf que c'est valable pour nous aussi et que ça n'empêche rien...

Les chinois étaient sans doute encore moins analysables avant Mao et les japonais je vous dis pas. Donc, le sujet et le UN c'est évidemment pas pareil du tout, justement... Lacan répète ça pendant 20 ans !

Le dasein c'est Heil de guerre

le sujet c'est une place vide.

donc une bouffe à la vic et je vous raconte tout



Donc là j'ai trouvé Marc un rien pédant

et je lui ai dit :





Je n'ose transmettre ton dernier message tout de suite à Paul - en effet te voilà t'investissant de la place impossible du sujet sachant (une bouffe et je vous dis tout) - ce qui ne peut qu'inquiéter, s'agissant de l'enrichissement par cette longue et profonde pratique que Paul élabore en face et au travers de son humble travail de philosophe.

Quand je dis place impossible », je ne fais évidemment pas allusion au péril nazi d'Heidegger - tout corps protestant précipité tôt dans le liquide du roman évangélique est forcément dans la Crainte de l'Autre, que l'Autre soit l'Hébraïque de l'inatteignable science « d'avant Jésus » ou bien qu'il soit le voisin grand(A)isé, élevé à la dignité d'Autre - puisque l'Autre est, aux yeux de celui qui a été baigné de catéchisme chrétien, celui qui va demander aux romains de crucifier un Héros... dont la seule chose que le petit chrétien ait entendu c'est que sa parole essentielle aurait été « Aimez vous les uns les autres » - le joug de cette opiniâtreté (l'impossibilité des chrétiens jusqu'à l'illustre professeur Amphoux, philologue au CNRS de Montpellier, d'interroger la place réelle du Jésus historique (pas de « aimez vous els uns les autres » mais : « je vais être roi de Jérusalem à la place de Pilate » et donc la simple justification politique de sa crucifixion romaine - avec la charge oubliée de dénonciation des atrocités et des cuistreries romaines) le joug de cette opiniâtreté de Heidegger à savourer sournoisement un régime génocidaire (ses échanges avec sa femme ne témoignent d'aucune scandalisation vis-à-vis du régime nazi - et surtout d'aucune peur - jusqu'au moment tout du moins où leur deux enfants sont pris dans la tourmente militaire sur le front russe, au moment de ce texte

sorti en français sous le titre « La dévastation et l'Attente » - alors l'acceptation culturelle ou sociologique (modestie des origines et ambitions de réussite de Heidegger) témoigne évidemment plus que modérément en faveur d'une intelligence protéiforme d'Heidegger - à moins de le pressentir pervers. Dans les deux cas, le grand philosophe apparaît amputé de tout esprit paradoxal. Mais comment oser (nous qui appartenons à une époque tranquille, nous qui sommes des gens en général convenus et qui suivons en général la masse, prenons nos billets de train, appartenons aux payeurs d'impôts etc etc) comment oser trouver signifiant le fait d'appartenir au moutonnement de la masse allemande ? Je veux dire, du haut de quelle moutonnante arrogance ? Du haut de quelle formidable convention majoritaire ? n'est-ce pas là, l'aveuglement contemporain, cette transformation en western bons-méchants ?

Ma question c'est évidemment celle-ci, cette façon très engageante de la protreptique Heideggérienne, qui passe en effet par le jeu de mot et l'utilisation massive de données talmudique.



Et puis, comme je trouvais ma première réaction un peu faiblarde, pour ce qu'elle anticipait ma propre lecture du dernier message de Paul , j'ai encore dit : **Justement le rapport entre Heidegger et tout ce qu'il a piqué aux théories de l'ics sans rien en dire... me fait soupçonner mille méandriques fables au travers de quoi la réponse à la question de l'Un n'est pas forcément résolue par l'absolue méconnaissance dans laquelle les premières approches d'Heidegger tenaient les discours (mais je dois filer a la pizzaaaaaaa)**

Puis, comme tout ça était encore dit avant lecture du texte de paul, j'ai rajouté mes réactions en les glissant dans le dernier message de Paul (en brun le texte original de Paul, en bleu mon rajout) :

PAUL :Encore une fois, je n'ai pas la compétence pour parler comme je le fais. Il y a pourtant un angle de vue qui peut nous aider à comprendre l'autisme asiatique, c'est celui de la perte du sens de l'Un. BAUDOIN Je ne sais pas s'il peut y avoir un « autisme collectif » ou plutôt, je pense qu'il s'agit là d'un abus bien compréhensible de langage - il y aurait un « autisme » asiatique, c'est-à-dire, une impossibilité d'écoute du monde

non-asiatique. C'est bien, partiellement, le sujet que je posais : peut-on transmettre le meurtre symbolique de l'infans, peut-on expliciter idéogrammatiquement, à destination de l'empire du Milieu et de l'empire du Soleil Levant, la mise à jour lacanienne des intuitions freudiennes ? Et je mettais cette problématique en rapport avec la surprise de quelque protestant strasbourgeois dépeignant le protestantisme - majoritaire en Corée - comme un syncrétisme. Le mot d'autisme est donc extrêmement fort, mais il correspond au sentiment qu'il m'est arrivé de ressentir, devant l'étrangeté persistante de Chinois pourtant devenus « experts » en tel ou tel domaine des sciences humaines européennes. A aucun moment je n'ai le sentiment d'un « autisme » asiatique. J'ai l'impression d'un trouble de l'élocution occidentale. En effet, la technologie a très bien franchi la route de la Soie (dans les deux sens, y compris celle du béton et de la destruction totale de l'Harmonie, de l'accord au Cours du Monde, du « processus « Titanic » »). Je ne doute pas que l'utilisation d'un système d'inscription de la langue détermine une modification du fonctionnement des

aires cérébrales, mais s'agissant d'un outil (la langue) ordonné par les mouvements de la relation au réel et au réel social en particulier, je suis tout à fait certain que les trois cercles du « nœud borroméen » de Jacques Lacan (Symbolique réel Imaginaire) ne peuvent pas ne pas fonctionner de la même manière, idéogramme ou pas. Par contre je devine qu'il est extrêmement difficile d'effacer de l'appréhension orientale l'idée que FREUD= SEXE. Et que l'aspiration à une restitution de la puissance de l'appareil génital déclenche une sidération, un aveuglement de la réception asiatique du fait freudien (comme elle l'a fait sur mon grand oncle Charles Pfersdorff, psychiatre de son temps pudique). Je pense que la difficulté est du même ordre que celle que rencontre Christian Amphoux qui veut publier sa « vie du Jésus historique » : il n'intéresse ni les non-chrétiens, pour qui le problème est futile, ni les chrétiens, pour qui sa parole est sacrilège. Du coup : non réception de son brillantissime travail. Au fond la non-réception de Freud-Lacan en Chine et au Japon (malgré la passion qu'ils suscitent) n'est pas sans m'évoquer sa non-réception dans les

arrondissements tradi. de Paris ou dans les pays anglo-saxons. En plus le « Dit » lacanien s'étant voulu elliptique pour éviter les fulminations de la société universitaire et mondaine du Paris de l'époque, ces ellipses aujourd'hui sont peut-être une partie du problème de la transmissibilité du Dit Lacanien dans les langues non-latines, qui ne peuvent laisser affleurer les jeux de mots qui sont, là, dans le corpus lacanien, légion.

PAUL. Pour les nippons il va de soi que la défaite a été la mort de l'Un, la fin du mythe impérial. Désormais le pays se consacrerait seulement à la logique des préparatifs de guerre, mais ne pourra plus la faire puisque le Japon n'existe plus. D'où une compétence et une force qui tourne en rond de crises de surproduction en crise de surproduction, on a même perdu le sens de la consommation. Pour les Chinois ça ne se présente pas si différemment que ça, car Mao reste le dernier Empereur dont on continue le plus longtemps possible à exploiter abstraitement l'unanimité perdue, exactement comme on le fait pour Kim III

Sung. Au lieu donc de décliner, le culte de la personnalité rebondit partout plus fort, or on sait qu'un mort ne peut pas diriger une bataille, et encore moins une guerre. D'où un grave problème de mutisme forcé face à des vainqueurs qui sont loin d'avoir le triomphe modeste si on mesure l'insolence avec laquelle ils continuent d'occuper le Pacifique. Et lorsqu'on sait ce que signifie occuper (il suffit de demander aux Allemands) on peut concevoir la haine (qui elle aussi ne peut pas exister mais seulement se fantasmer) qui bloque toute évolution culturelle. S'est-on déjà demandé pourquoi tous les jeux vidéo, tous, sont conçus sur le principe de la guerre ? ou de la conquête ? Ces jeux sont comme les rêves des vaincus de la folie guerrière, cette folie qui réduit au strict minimum toute nécessité de langage autre que celui de la binarité communicationnelle. Je n'ai pas lu beaucoup de Jürgen Habermas, pour cause d'illisibilité, mais qu'un occidental marxiste fonde une ontologie sur la communication suffit à montrer le sens de l'histoire. D'autant que l'Allemagne se trouve dans la même situation que le Japon. Reste la problématique analytique à propos de laquelle je

me contenterai de poser cette question : psychose ou perversion, sans sujet pas d'analyse possible.

Le sujet et l'Un sont le même, l'Un étant ce que l'histoire a péniblement conservé du miracle grec.

Il y a le sujet de l'objet, et il y a le sujet du dasein. Sans sujet qui "ist da", pas d'analyse

possible. BAUDOUIN : Dans la phrase « le sujet et l'Un sont le même » j'avance précautionneusement, sachant que si Paul parle, ce n'est pas de psychanalyse qu'il parle, ni du sujet psychologique, mais - et il le dit « le sujet du dasein », c'est à savoir cette notion de la phénoménologie qui emporte le sujet hors des secrets de fabrication de la « personne », vers ce qu'il faut bien appeler une ontique mettant en rapport, dans la suspension instantanée de l'étant, le sujet et l'Un. Puisque - l'idée dont parle PK du « miracle grec », le poème du Parménide : ... τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστὶν τε καὶ εἶναι. **car le pensé et l'être sont une même chose**



Et là ça a dû énerver Marc qui :

Une nuit plus tard

Je ne pense pas qu'on puisse dire autisme asiatique
sauf à considérer que l'autisme se définit par
rapport à un étalon culturel.

Il s'agit tout simplement d'un autre monde, qui pense
autrement et pour lequel nos repères sont délirants.

Dire le sujet c'est le UN est très différent que de
dire la pensée c'est l'être, ça fait un.

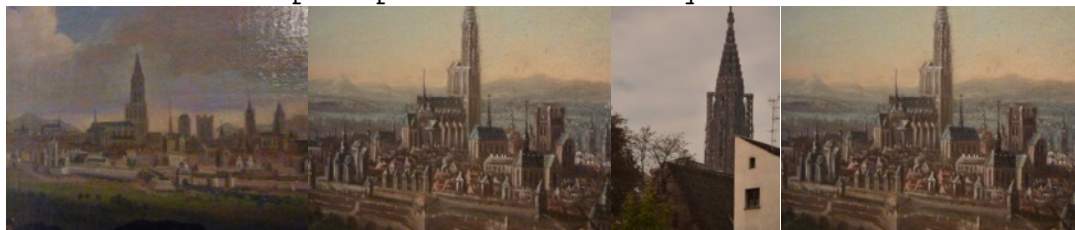
Le sujet réduit au Dasein, c'est la cause même de
l'extermination, c'est ce qui permet de dire autisme
chinois. C'est tout le problème allemand, pas
d'espace pour respirer, il faut au moins un être la!
On pourrait même dire que dans le judaïsme aussi,
d'ou le heurt

L'erreur de l'occident c'est le corps qu'il fait disparaître alors que le chinois le considère comme la seule réalité, en relation avec toute réalité



Alors j'ai encore dit à Marc :

Oui la construction phénoménologique du Dasein comme montage permettant de contourner l'aperception et ses conséquences obscurcissantes...



Ensuite j'ai encore eu Marc au téléphone et j'ai compris qu'il associait le DASEIN au totalitarisme ou quelque chose comme ce la. Justement je m'étais fait la réflexion dans la journée (aujourd'hui, le trois mars) que le point de l'espace où l'on se tient, ça n'est pas rien, eu égard à la genèse de l'être, du sujet, du penser, de la dette familiale. Ce soir j'ai trop bu pour m'en rappeler. Mais j'ai eu l'intuition extraordinairement nette aujourd'hui, alors que je marchais en ville, de l'importance extraordinaire de la topologie. J'espère que ça va me revenir en dormant, pour expliciter mieux la construction du Dasein...

Mais en me réveillant (et on est déjà le quatre Mars) je n'avais rêvé que d'images sensuelles et rien du tout sur le Dasein. Par contre j'ai trouvé ce mot de Paul dans ma boîte de réception. Qu'est-ce, dès lors, qu'une réception si seule la machine l'effectue et que moi-même j'en suis encore à me poser la question suivante : pourquoi le « dasein » évoque-t-il le nazisme et l'hitlérisme, pourquoi ce rapport au « daheim » volkisch sonne-t-il de façon térébrante aux acoustiques – y a-t-il quelque raison à opposer un diagnostic psychiatrique au propos philosophique le plus intepellant de ces dernières années ? (celui de heidegger, j'entends) Ou bien n'y a –t-il là qu'une déformation professionnelle – celle du sujet (Marc) qui doit passer sa journée à tenir la position d'un sujet supposé savoir ? – en face de la position intenable également de l'enseignant de Freiburg (Heidegger l'homme à la carrière universitaire, celui qui passe son temps devant des enfants et joue à les bouleverser) ? En tous cas voilà le propos de Paul ce matin. (Ça ne m'interrompt pas dans mon souci de convoquer quelque « lettré » chinois pour

morigéner les architectes européens qui ne sont plus capables d'écouter autre chose que Bouygues, consorts et leurs calculettes, régents de l'obsolescence programmée – et qui refusent de rester « en accord avec le cours des choses » pour rester « en accord avec le cours de la bourse. » Le « Tao te World Company » contre le « Tao te king » Ma question est dix-huitièmiste puisqu'aussi bien la Chine et le Japon ont définitivement abandonné, comme nous,



l'époque du Ravissement.



Donc voici l'évolution du commentaire-devenant-corpus, de Paul Kobisch, ce dimanche quatre Mars, dans le ravissement de l'aube.

**S'agit - il tout simplement d'un "autre monde " ?
Désolé, mais pour moi cette expression n'a pas de
sens : il n'y a aucun autre monde possible, qu'on
se le dise. Ou alors l'Un ne recouvre plus du tout**

ce que j'en pense : la question est bien de savoir pourquoi précisément cet Un n'est plus transmissible vers l'Asie (ou peut-être ne l'a jamais été, ça c'est autre chose). Mais il est vrai par ailleurs que cette transmission ne se fait même plus dans nos facts, et que la question que nous posons se pose à des étages beaucoup plus triviaux que les relations de l'Extrême Orient et de l'Occident. C'est pourquoi j'ai fait allusion au Technique comme dissolvant de l'Un : ce qui se passe entre l'EO et nous n'est que le modèle de ce qui se passe dans les fonds de nos propres ensembles humains.



Je reconnais volontiers que mes balbutiements ne sont que des métaphores grossières pour éclairer (pour moi-même d'abord) un peu le chemin qui se dessine devant nous. Je dois donner l'impression de mettre l'Un à toutes les sauces, et pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est bien de ce traitement obscur de l'unarité auquel se livrent même les sociétés, car l'Un est le sujet absolu du Ding / Ring, de toute parole qui s'échange. Ce qui est fou, c'est qu'aucune parole ne peut avoir lieu dans "un autre monde", parce que l'Un est le secret de la parole : il faut plutôt supposer que

les Asiatiques, comme d'autres et comme nous avant, ne parlaient pas AVANT d'accéder à l'Un. Lao Tse prouve qu'ils l'ont eu cet accès, même s'il reste énigmatique, c'est à dire réservé pour ainsi dire au sujet Lao Tse.

--cette BD est géniale --!! à suivre

Ce dimanche 4 Mars, après avoir marché le long de la frontière au Nord de l'Alsace - tout près des pierres erratiques du Dahner Felsenland, au Falkenstein et puis a Oberseebach, d'ailleurs là aussi j'ai senti approcher l'oubli des lieux, comme si la seule leçon était dorénavant attendue de l'écran carré des téléphones et des ordi, psychose d'un monde qui ne se met en effet plus en rapport avec le moindre morceau non-pixélisé du réel.... Quelques idées

mollassones m'ont alors, brièvement, traversé

l'esprit



Mais reste que quelque chose bien entendu m'échappe. Pour ce que l'hypnose ne puisse pas être prise comme trait d'union entre la cure psychanalytique, comme elle ouvre le sujet occidental à la structure dont il ne se sentait affecté que par des symptômes, et comme elle ouvre certainement déjà des milliers de sujets écrivant en idéogrammes.

Et ensuite quoi ? Ensuite qu'établir comme règle, à partir des associations automatiques surgissant du brouillard hypnotique des pays



idéogrammatiques ?

J'ai

souvenir d'avoir eu à entendre de rêves japonais et de rêves chinois, bien entendu. Trop accidentellement pour en inférer la moindre théorie, qui ne fonderait sa validité que si j'acquerrais en outre une connaissance parfaite



de « la langue ». Et leur organisation onirique m'a frappé par sa différence - c'est-à-dire que les narrations ne s'en éloignaient guère, par la forme, des narrations de rêves européens ! - simplement les fragments que j'en repérais s'organisaient autour d'arborescences différentes.

Le symbole y était plus fermement présent, comme une forme à interroger chaque fois dans ses multiples valences (un chemin dans la montagne, justement, je m'en rappelle, étais

évoqué par un patient japonais).



Pour le déroulement de la cure, donc, me manquaient principalement les connaissances de « la langue ». Mais quoi de plus ? Je n'ai pas pu voir. D'autant que le signalement du symptôme était, corrélé à la puissance génitale. Vécue comme un appendice étrangement déconnecté du reste de la personne mais suspendu fantasmatiquement à la maîtrise de quelque Maître Occidental qui s'appellerait Dottorfroïd en



japonais . Ou Mong sieung Lang



Kangg..

J'ai eu l'occasion de découvrir des panoramas symboliques - dont à chaque fois il fallait explorer les valences - mais au fond comme chez n'importe quel européen, sauf à y rajouter les schémas d'écriture.

Evidemment nous nous sommes égarés. Je suis retourné aujourd'hui quatre Mars dans la partie française de cette région des « felsen », tellement chinoise, tellement dessinée pour l'idée même de la méditation érémitique - mais

tellement prise, ici, par le souvenir guerrier des



Nibelungen.

J'ai tenté de rassembler quels linéaments de la pensée me rattachent au caractère essentiel du « lieu » d'où je pressens l'étant, et le dérochement mystérieux de l'être qui lui donne place. J'ai marché sur la terrasse d'herbes que surplombe la terrible masse du Falkenstein



La gravure de

Mathias Mérian le représente vu par l'autre flanc.



Résumons. La temporalité m'offre l'être. Cet être, en se dérochant, me fait étant, participant à l'étant.

Le lieu où je me déploie n'est pas seulement par sa caractéristique maternelle d'utérus - même s'il est certain que mon rapport au lieu fait écho irrémédiablement à l'habitus qu'enfant j'ai ressenti de l'englobant maternel.

Cette caractéristique est, en quelque sorte, un procès d'élaboration.

Comme on dirait de l'œuf et de la poule qui est donc premier ? De l'espace et de la mère qui est



donc premier ?

Au-delà de cette affaire de succession, d'empreinte, reste l'espace et ma position.

La position d'un sujet étant dans l'espace.

La place qu'il occupe ne peut être occupée en même temps par l'autre.

L'expérience que le sujet développe se fait depuis ce lieu.

Fut-il en mouvement constant.

Pourquoi est-ce si important ? Cela m'échappe, ce soir.



Etre et temps a été traduit à ce jour (l'interview date des années soixante-dix) six fois en Japonais.

Le lundi cinq Mars il y a ce bref mot de Marc, en voyage à Gênes :

de Genova rue de grands palazzo

on peut aussi traduire figaro journal par branlette, non? En fait ça me parait même plus juste

De plus les japonais ne sont pas chinois.... c'est d'ailleurs le moins qu'on puisse dire: ils ne peuvent pas mélanger leurs dasein bine que partageant la même médiateté.

Dans média te té il y a média, un mouvement

Dans dasein l'être la, il n'y a que la constatation qu'il est la, et on ne sait pas d'ou il vient... il est la comme pur être la, de tous temps... donc médiateté ça se dit comment en japonais?

Le lendemain matin, lundi cinq Mars, j'avais passé la nuit sur cette traduction - par le moine japonais - du « Dasein » en termes de médiateté. Et par la réception éditoriale des concepts Heideggériens au Japon. Surtout, le propos très sibyllin de Heidegger sur ce que l'ère de la technique ne serait peut-être que l'énigmatique dévoilement de l'Ereignis, de ce qui donne de « l'il y a » au Temps. Ainsi s'expliquerait cette prévalence de « la mode » de « l' « air du temps » et de cette soumission de l'homme au dévoilement des techniques.



Heidegger : *« Je vois cependant dans l'être de la*

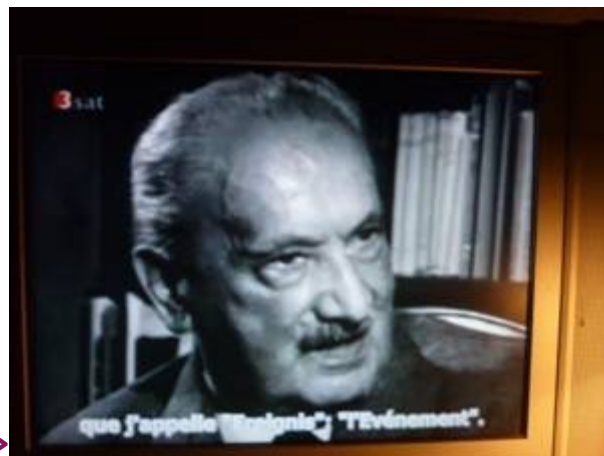
« Je vois



technique »

« la

première apparition d'un processus beaucoup



plus profond »

« que

j'appelle « Ereignis »

Par ailleurs, ces images de la réception (dans les années soixante dix) de la pensée de Heidegger dans un temple de Kyoto...



« C'est

en cela que réside ce qui nous fascine si profondément chez Heidegger ».



Et un peu avant, son voisin précisait le nombre de traduction existant déjà, dans les soixante-dix, de Sein und Zeit.



« Etre et temps a été jusqu'à ce jour traduit six fois en japonais »

A deux heures de l'après-midi, ce cinq Mars, j'ai reçu ça de Paul :

J'ai écrit ça encore cette nuit et ça ne me plaît qu'à moitié, mais il y a quelques indications dont on peut tirer quelque chose et que j'espère que tu critiqueras sans pitié.

Pour parler de l'Asie et nous, il faut changer complètement de place, de point de vue. Ignorer les problématiques des ressemblances et des différences. Il faut essayer de mettre en perspective ce qui, étonnamment est absent dans la relation à l'Afrique et aux Africains. Autant notre aperception ou notre sensation de l'asiatique (la chose asiatique) reste toujours, en tout cas pour moi, glacée, tellement lointaine

qu'on se sent dans une autre galaxie, même pas tenté par une altérisation raciste ; autant l'africain est chaud, direct, immédiat, une proximité fraternelle dont le déni est aussi immédiatement raciste, sans reste et violent.

Une banalité : l'Asiatique est adulte, plus adulte qu'adulte, mais il se comporte comme un enfant, il joue avec ses appareils vidéo et autre. L'Africain est en phase avec la vie (rappel : la différence entre la case de brousse et le building américain) et il s'intègre socialement là où l'Asiatique se crée des 13^{ème} arrondissements (même à Strasbourg - Neudorf).

Tout ça pour dire quoi ? Que, avant de se demander si un nippon est analysable, il y a bien d'autres questions pour approcher de l'analyse de l'abîme qui nous sépare. Maintenant la question de l'analysabilité n'est pas sans intérêt pour moi, car elle est d'une simplicité angélique : les peuples d'Asie, pas tous mais presque, ne peuvent et ne pourront jamais plus avoir accès à la psychanalyse pour des raisons d'anéantissement d'histoire sociale et personnelle. De quelle constellation va se réclamer un Monsieur Yamamoto qui n'a ni père,

ni mère, ni rien qui le relie à une quelconque Yamamoterie ? Dans ma rédhibitoire nullité en psychanalyse, je ne peux pas admettre que cette praxis ne soit et ne demeure dépendante de l'histoire, à commencer par celle de la bourgeoisie viennoise de la fin du 19^{ème} siècle. Cela reste une science humaine, et les nœuds borroméens n'y changeront rien.

Alors ce qui est grave n'est pas le cas de Yamamoto, mais le mouvement d'effacement accéléré que produit son modèle sur l'ensemble d'une société qui s'est oublié en tant que telle. Pas d'Empereur, pas de société, pas de MOI.

Je crains hélas de devoir ajouter que ce processus n'est qu'un mouvement ontique qui étend son onticité sur tout ce qui procède de et en vue du Dasein. L'onticité est une réalité mondiale et nous sommes tous en train de devenir des Asiatiques tant il nous est retiré tout loisir de nous abriter dans le caché de la question de l'Être.

Ajouté ce midi : Mon ami, serons-nous encore longtemps ?

Je reviendrai sur le dasein, c'est l'os.

Le six Mars j'ai tenté d'écrire à Marc Morali malgré son voyage :

Les propos de Lacan sur les deux écritures japonaises et ceux de Roland Barthes sur le silence de la parole japonaise ? Mais ce qui fait parler reste l'impossible dit de la jouissance - la réponse n'est évidemment pas chez Lacan (qui parlait japonais comme moi le basque) !! Et qui n'a pas pu se retenir de frimer...

Et Marc a illico répondu :

Quelle magnifique remarque, cher Baudouin! Je suis mille fois d'accord avec ta remarque et nous somme tous deux en harmonie avec Lacan qui remarquait des 1969 que

tout particulièrement dans les rêves, l'écart entre le signifiant et la lettre est capital! Or le statut de la lettre est absolument différent chez les japonais de part la nature même de leur écriture

C'est effectivement pour cela que ça ressemble et que malgré cela les interprétations n'ont ^pas la même portée cf. Lanxi !!!

Marc MORALI la réponse est chez Lacan et chez Barthes

La structure du monde japonais est ce que B. NOMME L'EMPIRE DES SIGNES, c.à.d. un monde qui fige le signifiant dans son versant de signe

Rappel

Le signe représente qqch. pour qq., un, c.à.d. un petit autre

Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, cad le sujet DIVISE, c.à.d. l'inconscient !!!!

Pour Lacan, ce monde de signes silencieux (c'est mon commentaire), est un monde obsessionnel, peu hystérisé. Cela soulève la question de la jouissance chez l'obsessionnel, qui craint toujours de jouir trop....

Lacan a bossé le japonais comme un fou, y compris l'écriture, avec un maître comme en témoigne son commentaire dans "un discours qui ne serait pas du semblant".

Donc prochain mail en basque?

Marc MORALI

Alors j'ai trouvé ça très facilement sur le net.

On bute carrément dessus : L'instance de la lettre dans l'inconscient japonais

par Shin'ya Ogasawara (Tokyo)

Ornicar ? digital publie aujourd'hui un texte de Monsieur Shin'ya Ogasawara. La première partie est parue dans "La Lettre mensuelle" n° 145, en janvier 1996 ; Ornicar ? digital a reçu la seconde il y a quelques jours. Nous avons choisi de les publier ensemble, car la même question se poursuit et se déploie dans les deux parties. Nous espérons que le mode d'abord clinique choisi par ce texte permettra de rouvrir le débat sur " l'instance de la lettre " et ses rapports à l'écrit.

"Le Japonais est-il inanalysable ?"

C'est un fait connu : du Japonais, Lacan dit qu'il est inanalysable, qu'il n'a pas besoin de la psychanalyse, qu'il est à la limite de l'analysabilité. Pourquoi ? Parce que, dit Lacan, dans la

langue japonaise, il y a l'"on-yomi" et le "kun-yomi". Comment expliquer ce verdict de Lacan ?

D'abord, que sont l'"on-yomi" et le "kun-yomi" ? Ce sont les deux manières de lire ("yomi" veut dire lecture), dans la langue japonaise, un caractère chinois. L'"on-yomi" d'un caractère chinois tient au phonème chinois de ce caractère, et donc il ne veut en lui-même rien dire dans la langue japonaise, alors que le "kun-yomi" de ce même caractère, qui en est une traduction japonaise historiquement fixée, dit au Japonais ce qu'il veut dire. Disons donc que l'"on-yomi" relève du chiffage, et le "kun-yomi" est de l'Un, alors que le déchiffage du "kun-yomi" s'adresse à l'Autre.

Dans "Lituraterre", Lacan dit qu'au Japon aussi "le sujet est divisé, comme partout, par le langage, mais l'un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture, et l'autre de la parole" ("Ornicar?", n° 41, p. 12).

Donc on voit bien que le déchiffage du "kun-yomi" s'adresse à l'Autre comme parole, tandis que le chiffage de l'"on-yomi" ne s'adressant pas à l'Autre, est de l'Un, comme lettre, comme symptôme.

Pour tout être parlant, il y a ces deux modes de satisfaction, l'un étant du symptôme, l'autre de la parole. L'un peut être ou bien pré-analytique ou bien post-analytique, l'autre relève de l'artifice du discours analytique. Ne serait-ce pas parce que ces deux modes de satisfaction sont assurés à tout être parlant, que Lacan dit que, non seulement le Japonais, mais "le sujet est heureux" ("Télévision", p. 40).

Si Lacan dit que le Japonais n'a pas besoin de la psychanalyse, c'est parce qu'il pense qu'étant donné que dans la langue japonaise il y a une correspondance déjà établie du registre de l'"on-yomi" à celui du "kun-yomi", il y a donc une traduction automatique du registre de la lettre de l'"on-yomi" à celui de la parole du "kun-yomi" - c'est-à-dire qu'il y a un déchiffage automatique qui se passerait de l'artifice du discours analytique. C'est à cela que Lacan pense dans son "Avis au lecteur japonais" des "Écrits" où il dit que "dans la langue japonaise, la distance de l'inconscient à la parole - cet écart est si scabreux à dégager dans les autres langues - est tangible". Dans cette phrase, l'inconscient est à prendre comme registre de l'Un, celui de la lettre, celui du chiffage. Et quand Lacan dans la "Postface" à son "Séminaire XI" évoque une image "des rayons qui ruissellent d'autant de vannes", ces vannes désigneraient les caractères chinois en "on-yomi" qui parsèment les phrases japonaises, et où, grâce au déchiffage automatique, on passerait sans aucune aide du registre de la lettre à celui de la parole.

Seulement cette idée de Lacan sur la langue japonaise est un modèle théorique construit par lui comme un cas-limite de la "psychanalysabilité". Si la langue japonaise attire l'attention, c'est parce qu'il considère, comme il dit dans son "Avis au lecteur japonais", que "tout le

monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa langue ", c'est-à-dire que celui qui parle japonais parle en même temps une autre langue sans le savoir, qu'il y a à ciel ouvert un " ça parle une autre langue ". Dans la langue japonaise est comme telle manifeste, sous la forme de duplicité de l'"on-yomi" et du "kun-yomi", cette duplicité de registre du langage, qui, dans les autres langues, " si scabreuse à dégager ", n'a été mise au jour que par la découverte freudienne de l'inconscient, et sur laquelle Lacan n'a pas cessé d'insister - comme l'indiquent les deux chaînes signifiantes du graphe du désir, l'opposition de la lettre et de la parole, et les notions de chiffage et de déchiffage. La construction théorique de Lacan consiste à superposer la duplicité de registre de l'"on-yomi" et du "kun-yomi" avec la duplicité plus générale du registre du langage. Et cette superposition est une fiction théorique. Dans la clinique actuelle de la névrose au Japon, le symptôme restant opaque pour le sujet, le déchiffage n'en est pas du tout automatique. Ici il convient de citer Jacques-Alain Miller dans sa préface au "Joyce avec Lacan" : " Si l'inconscient est structuré comme un langage, il n'est pas d'emblée discours de l'Autre ; il ne le devient que par l'artifice de l'expérience analytique. Là où c'était une jouissance autistique (de l'Un), l'analyse fait advenir les effets du signifié : elle opère sur le symptôme en y introduisant un effet spécial de signification, dit le sujet supposé savoir. "

Pour démontrer que dans la langue japonaise aussi, il y a la détermination signifiante qui opère sur le sujet, je présenterai une petite vignette clinique. Une jeune femme est venue me voir à cause de sa dépression, grave et de longue durée. C'est une femme intelligente qui, ayant terminé ses études d'économie dans une université privée très renommée, avait obtenu dans une grande entreprise un emploi lui permettant de prétendre à un poste de cadre supérieur. Elle était alors tombée amoureuse d'un homme marié qui travaillait dans la même firme. Leur lien devait rester secret, et au bout du compte l'homme l'avait trahie. Désespérée, elle avait démissionné. C'était à ce moment-là qu'elle s'était faite opérer du nez par un chirurgien esthétique pour avoir un nez plus " élevé ". Comme même avant cette rhinoplastie, son nez n'était pas du tout camus, l'opération lui avait donné un nez qui ressemblait un peu à celui de Cyrano de Bergerac. À l'époque, elle était quand même satisfaite du résultat de l'opération, mais après quelques années, s'étant aperçue que son nez faisait l'objet de moqueries, elle s'était faite réopérer. Quand je l'avais interrogée sur la motivation de sa première rhinoplastie, elle n'avait pas trouvé grand-chose à dire. Ce n'est qu'après plusieurs séances que j'ai pu saisir au vol cette phrase : " Mes parents étaient toujours fiers de moi. " Pour expliquer la scansion que j'ai faite là-dessus, il faut une traduction : ce " être fier ", se dit en japonais " avoir un nez élevé ". Ses parents, qui n'avaient pas d'éducation universitaire, étaient toujours très fiers de l'intelligence de leur fille et espéraient qu'elle allait avoir un succès social remarquable, ce qui " leur élèverait le nez " encore plus. Et c'est exactement au moment de son échec social qu'elle accomplit à la lettre, dans son symptôme, ce désir de l'Autre d'" avoir un nez élevé ".

Pour terminer, évoquons que dans son article de 1949 sur le " Stade du miroir ", Lacan présente la fin de l'analyse comme la limite extatique du " Tu es cela ". Ce " Tu es cela " est la traduction française de la formule "upanishadique " tat tvam asi "" qui veut dire que l'"âtman" (le réel du sujet) et le "brahman" (le réel de l'univers) sont la même chose, ce qui nous évoque la topologie de l'"extimité". Et on retrouve ce "" tat tvam asi "" dans le texte lacanien de 1958

" La psychanalyse vraie et la fausse ". Est-ce que cela veut dire que la formule de la vérité "upanishadique" représente le fin du fin de l'interprétation psychanalytique ? Certainement non. Si la psychanalyse consistait en ce que l'Autre révèle au sujet une telle formule, elle se réduirait à la pratique tantrique du "mantra" qui est une formule énigmatique et ésotérique symbolisant la vérité ultime de l'"âtman" et du "brahman". Et dans les années 50, Lacan aurait voulu que le phallus fut quelque chose comme un "mantra" de la jouissance. Mais la suite de son enseignement nous indique que dans les années 70, il revient sur la valeur à accorder au phallus, en tant que celui-ci n'est qu'un semblant.

L'interprétation psychanalytique consiste à lire dans le chiffrage de l'inconscient le mode de jouissance où se saisit le sujet. Et cette lecture s'appuie sur la supposition que la parole de l'Autre contiendrait la clef libérant le sujet du piège de sa jouissance. Mais l'Autre n'existant pas, sa parole n'est pas toute faite, elle n'est jamais que supposée et attendue. Dans le transfert, le psychanalyste ne répond pas au sujet, parce que la réponse de l'analyste ne fait que renforcer l'attente du sujet quant à la parole de l'Autre. Au contraire, l'analyste amène le sujet au travail de lecture - c'est ce que veut dire le terme freudien "durcharbeiten" — de l'inconscient.

"Un exemple de l'instance de la lettre dans l'inconscient japonais"

Un patient obsessionnel rapporte un rêve comme suit : NAKAZAWA Shin'itchi fait un séminaire sur la psychanalyse.

NAKAZAWA Shin'itchi est un anthropologue spécialisé dans les religions. C'est un intellectuel plus ou moins connu publiquement au Japon, lui-même croyant et pratiquant du bouddhisme tibétien, et qui fait, au moment où il rapporte ce rêve, l'objet de critiques par les medias, en raison de son plaidoyer imprudent d'une secte dangereuse et anti-sociale.

Ce rêve est le dernier d'une série de trois, qui se sont succédés dans la même nuit. Dans les deux premiers, l'analyste apparaît dans un contexte laudatif. On peut donc aisément lire dans le troisième une critique contre l'analyste. À cause de cette pensée critique, le nom de l'anthropologue NAKAZAWA Shin'itchi s'est substitué au nom de l'analyste OGASAWARA Shin'ya.

Alors, cette substitution, comment se fait-elle ? Quand ces deux noms sont écrits en caractères chinois ("kanji", idéogrammes), comme ils le sont ordinairement dans la langue japonaise, ils n'ont rien de commun. Mais quand ils sont écrits en lettres japonaises ("hiragana", caractères phonétiques), on s'aperçoit qu'ils ont cinq lettres en commun : KA (GA), SA (ZA), WA, SHI et N. Il faudrait ajouter une note : le phonème GA s'écrit avec la lettre KA et un petit signe

auxiliaire de sonorité, le phonème ZA avec la lettre SA et le même signe de sonorité, et quant au N, il y a un "hiragana" exceptionnel pour cette consonne.

On peut donc conclure que, dans l'inconscient japonais, l'instance de la lettre est faite en "hiraganas", et que, là, le signe auxiliaire de sonorité ne compte pas. Dans la pratique psychanalytique en japonais, il n'est pas question du "kun-yomi" et de l'"on-yomi", puisque ce sont les deux façons de lire les caractères chinois dans la langue japonaise. Il s'agit de lire l'inconscient japonais dans la langue japonaise qui est écrite seulement en "hiraganas". Le signifiant fonctionne en japonais aussi. Le Japonais est loin d'être le cas limite de l'analysabilité.

Réponses de Dr Morali (depuis Gênes), ce sept Mars...

La première : Lacan a pré dit l'inalysable du japonais, avant de changer complètement sa théorie pour inventer le 4° rond, et de travailler Joyce (ce que tu as fais... donc tu étois considérablement en avance par rapport au Dasein... que l'on peut maintenant tranquillement traduire par l'en pire des signes....)

En fait de part l'inventivité de l'ultra libéralisme, on voit s'effondrer le semblant, et nous nous transformons lentement en fourmis...

Marc MORALI

Puis Marc, ayant eu le temps de lire :

lu ce texte

intéressant

et facile de répondre à Lacan en 1976... alors qu'il avait effectivement déployé la clinique de la jouissance qu'il n'avait pas encore conçu en 70....

on peut même dire que la clinique de la jouissance (des trois jouissances écrites sur le noeud bo, jouissance phallique , j'ouis sens, et jouissance autre) est la réponse en 76 au Lacan objecteur de FREUD DÉCOUVRANT UNE nouvelle forme d'inalysable il y a certes des impasses dans les derniers séminaires et ils portent sur la question de la mémoire et du temps.

et pour ma part j'y ajouterai la question du politique...

Gênes est incroyable une architecture folle dingue il y en a partout, entassées pèle mèle des merveilles et des merdes, des put près du port comme au temps de Stendhal et des palais invraisemblables avec des terrasses suspendues au dessus de la baie barrée d'une autoroute surélevée sur des pilotis gris sale, rouillés

cuisine savoureuse de l'Italie d'antan,

départ pour Nice et ses toiles

a bientôt

mm

Le huit Mars est le jour de la femme et l'anniversaire de Cary, qui est à l'hôpital en état critique depuis hier – et qui, pendant que je le transportais en saab vers ces lieux, me disait – regardant toutes les splendeurs féminines attendant de traverser la rue « On se demande bien ou y sont, les mecs qui les tirent. » Et j'ai reçu cette précision de Paul, sur le « Dasein » **Je t'ai promis une réflexion sur le dasein. La voici commençante, car il ne faut pas penser en faire le tour en cinq minutes. Ce texte est tellement audacieux ou insolent, comme on veut, que je te le confie comme je me le confierais à moi-même, dans le secret de mon monologue ou dans le constant SOS de ma pensée :**

Il est urgent de sortir de toutes les images saintes. Nous ignorons à quel point nous sommes intoxiqués par le langage ontothéologique.

Pour autant que l'on puisse articuler une proposition dans le genre l'Être est ou l'Être n'est pas, ce qu'on ne peut évidemment en aucun cas, il ne nous reste, dans notre position subjective, qu'à préciser à quel degré nous EN SOMMES. On comprendra certainement, à quel degré nous *voulons* en être, mais cela non plus n'a pas de sens puisque l'Être est, avec NOUS DEDANS. Que notre esprit soit ou non dans la constance de l'ouverture, l'Être n'en a cure. Tout au plus pourrions-nous, dans le cas de l'option absolue de l'authentique (sans savoir de quoi il s'agit, et c'est ça l'absurde), nous « sentir » dans une sorte de fraternité ontologique avec l'Un rassemblé dans la manifestation.

C'est pourquoi la notion de Dasein a quelque chose de trouble. Au nom de quoi Heidegger nous articule-t-il entre l'authentique (le Dasein) et l'inauthentique, le On. J'oserais même suggérer qu'il y a du sociologique dans l'analytique du Dasein (il est vrai que je n'y comprends pas grand-chose), et ce soupçon pèse lourd. Sans doute y-a-t-il dans cette critiqu(ette) l'apparition du phénomène classique de l'Esprit français, l'abstraction cartésienne, et le réalisme germanique, les souliers lourds d'usure et de boue.. Pour ma part je n'arrive pas à importer cette boue dans mes raisonnements, or mes raisonnements sont quand-même la racine de ce que je m'attribue comme authenticité, qui couvre tout le domaine théorique et pratique de mon être propre.

Ce qu'il m'est arrivé de nommer apoptéïa en désignant ce qui m'est un jour arrivé, c'est tout juste un moment de rattrapage intellectuel de milliers de pages de traités de philosophie, pas beaucoup plus ni d'autre.

J'ajoute un détail historial : j'ai abandonné Sein U Zeit dès l'ouverture de Was ist Metaphysik ? La Kehre était pour moi beaucoup plus qu'un virage adroitement négocié, c'était un 180 degrés radical. Avais-je tort ? Aujourd'hui je constate que tout le monde en reste à SuZ ou y revient sans même s'arrêter à la Kehre. Heidegger lui-même, dans ses Beiträge, répugne à renier ce qui va sans doute rester comme son Oeuvre. Ce qui est faux. Ou pas authentique ?

Je lui ai répondu (cette nuit) : Tu parles d'Or (si tant est que l'or aie cette valeur magique des torques gaulois, de l'eldorado des innocents.)

Tu parles d'or et je t'en remercie. Ma nuit s'éclaire de cela.

Bien évidemment je me contente de ma participation à l'Un - depuis que j'ai lu le Parménide.

Quant à la kehre...

Le principe du bien, dans la pensée analytique, est une chose passionnante.

Il s'emmêle étroitement au principe de la réalité - et il lui fait des pieds de nez. Jusqu'à le déconstruire. Jusqu'à se revendiquer comme plus réel que la réalité.

En fonction de dettes familiales dont nous transportons la résultante. Une résultante qui s'opère en notre détermination. Ce bien alors, comme l'âne de Buridan, nous ne savons plus guère s'il est du côté de la satisfaction de nos pulsions réelles, biologiques - ou de

notre pulsion de répétition, de notre appétit d'un manque, d'un vouloir, d'un enjeu, d'un



sens.

C'est à ce message-là que Marc a répondu (pensant peut-être que les citations du travail de Lacan sur la répétition, qui étaient dans ma réponse à Paul, venaient directement de Paul ?)

: ouf!!!!

Enfin PK se réveille

Tu vois bien que tu aurais du lui faire confiance et lui envoyer notre débat des le début...

En fait la psychanalyse est simple il n'y a que la répétition..!

Marc MORALI

Le douze mai force m'est de constater que Marc est convaincu de la nature aveuglante et Nazie du rapport d'Heidegger au « Dasein » - ce en quoi il a plus que partiellement raison bien évidemment - et qu'il met en un même sac le « Un »

totalitaire des psychosés soucieux de se soumettre à L'Un du « führer » - et le « Un » des éléates qui ; précisément pose la question permettant de se libérer de cette illusion. Alors j'ai commis le dévoilement du « Un » capitalistique mettant au pas l'Orient et l'Occident : la « Firme » !:

Etre soumis au discours totalitaire après la première guerre mondiale dans l'Allemagne revancharde, est-ce moins banal que d'être aujourd'hui soumis au consumérisme dont on sait ce qu'il fabrique de camps de travail dans les entours des états (encore un peu) riches ? Doit-on jeter la notion du « Dasein » aux orties comme la musique de Wagner et les cathédrales ? Doit-on frissonner de terreur devant la soumission de nos prédécesseurs à l'Ordre ? Vaut-il pas mieux, pour réaliser la grandeur de ce que fut le monde juif européen d'avant la Shoah, lire le fabuleux « SANG DU CIEL » de PIOTR RAWICZ et comprendre l'inhérence humaine (pensée juive comprise) de l'Horreur indicible et du Mal ?

Surtout si le « Bien » n'est que le premier des pouvoirs ?

(Marc, lisant ce gros pavé en diagonale probablement, a répondu rapidement à son premier chapitre (ci-dessus) :

Etre soumis au UN, à ce qui se propose de faire de nous des rocs de la castration....

immuablement là contre vents et amarrés à l'indu-bitable !

Lire le séminaire sur une éthique de la psychanalyse que tenait Lacan pendant le doux mois de Mai 1960, m'aurait été impossible, alors même que



j'avais quatre ans et que je profitais au Maroc des effets de l'Armée Française sur le Royaume chérifien, de l'emploi dans les assurances de mon père à Casablanca, et de la bienfaisance de ma mère - sans savoir encore quelle famine tant de bienveillance républicaine avait provoqué dans le Rif pendant la guerre,(sous Vichy) ni que la fille qui me tient sur ses genoux venait d'un bordel de la même région, ni qu'elle finirait assassinée quelques années plus tard, par un maquereau strasbourgeois pour qui elle aurait quitté le fleuve tranquille de la vie chez mes parents - bref je suis particulièrement mal placé pour me poser la question que se pose Marc du « Bien » chez Heidegger, du « Bien » chez son élève Levinas et pour parvenir à rendre audible à tous ceux qui l'entendraient comme une vocifération de kapo le mot de « Dasein » je puis d'abord les conforter dans leur terreur : il me

souvent que mon patient Alfred Goetz, ancien poète Völkisch alsacien de l'entre-deux guerres, soldat allemand de la première et SS pendant la seconde, grande folle ensuite, qui fréquentait les cafés parisiens et y croisait Sartre mais dont l'extraversion a fait qu'il était un des rares témoins parlant de ce qu'il avait vu « pendant » - Alfred Goetz signalait d'un mot étrangement consonnant la maison natale qu'il avait gardée à Schiltigheim malgré la mesure d'exil l'ayant puni en 46 et qui lui permettait de croiser Sartre au bistrot – il disait « Daheim ».

Alors connaissant l'importance du vocabulaire dans la coagulation des membres du DSDAP il m'est clair que toute prudence est essentielle – s'agissant d'une espèce aussi grégaire que la nôtre – lors de l'adoption d'un mot – Dasein - qui pourrait bien emporter avec lui tout le chaînage des signifiants, y compris ma propre extermination, me concernant moi-même, avec mon allure de revenir de Babylone et d'aller à



l'intellectualité...

Marc a glissé dans nos échanges de texte de Lacan, surligné par lui, un texte de 79 – Au seize Mars, pressé par le travail, je n'ai pas encore eu le temps de le lire. Je l'insère au milieu du message que j'envoyais à Paul et à

Marc, message qui se poursuivra au terme de cette longue incise ;

Intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 78-97.

Il y a donc une question : « Il me semble saisir, pour autant que l'on peut, l'inconscient comme lieu de l'émotion (entre parenthèses : jouissance, angoisse) en quelque sorte **innommable**. L'on pourrait peut-être dire qu'il y a une tendance à la limite où toute relation, ou bien articulation, va disparaître. Je trouve pour moi difficile de concevoir cette **homogénéité-limite** dans son articulation avec l'articulable, à savoir, entre guillemets, avec une certaine imprécision terminologique, de l'innommable avec le nom ».

Ceci ressort évidemment de l'idée qu'on se fait, de ce qu'on appelle l'affect.

Il s'est trouvé en somme au début de ce siècle, des gens pour penser, s'imaginer, que les mots, ce n'étaient que des mots, et que tout ce qu'on pouvait enregistrer par une action psychothérapique, c'était quelque chose qui relevait... qui relevait de je ne sais quoi d'ineffable, justement... au dire de ceux qui voulaient expliquer comment il pouvait bien se passer quelque chose par ce rapport qu'on a appelé depuis, avec beaucoup d'insistance, la « relation médecin-malade ». Il fallait pour expliquer l'étrange, enfin, l'inhabituel ⁽⁷⁹⁾ de cette action de la parole, il fallait recourir à cette idée, que c'était par l'intermédiaire de quelque chose qui n'a jamais été défini - parce qu'après tout l'affect, à part ceci, que ça c'est pas intellectuel, on n'en saisit pas bien la définition ; l'émotion...

Le psychanalyste, dans une certaine période d'or de l'expérience analytique... c'est par l'introduction d'un mot qui change tout le sens de la phrase, qu'il résoudra ce qui était là, affect en quelque sorte errant, mais pas refoulé du tout.

Freud, malgré tout, le dit de la façon la plus simple : s'il y a quelque chose qui n'est pas refoulé, qui reste errant, c'est justement l'affect.

C'est au contraire de la découverte de ce qui dans l'articulable... un articulable qui n'est pas toujours articulé, qui n'est pas toujours à la portée du psychanalyste, n'est-ce pas - c'est au niveau de l'articulable à la chose, avec un support parfaitement signifiant, que se justifie, si on peut le dire, secondairement ce qui était affect.

Freud lui-même là-dessus est très clair : c'est de quelque chose dont l'irruption... l'irruption du refoulé est quelque chose qui est beaucoup plus lié, dans

le texte de Freud, au support verbal.

Quand on l'imagine du dehors, la caractéristique du refoulement est toujours un affect, qui, si je puis dire, lui, est là présent... Dans quelque sorte de névrose qu'il s'agisse, l'affect est là.

⁽⁸¹⁾On ne peut pas dire que la névrose obsessionnelle, par exemple, ne soit pas chargée d'affect... il se manifeste à tout instant. Ce qui est très, très profondément voilé, c'est une articulation, par exemple à un vœu de mort qui, lui, ne l'est pas, d'aucune façon, articulé, et il est évident que ce n'est pas en l'énonçant, purement et simplement, que l'analyste peut le mettre en valeur.

Contrairement à ce qui se passe dans un certain nombre d'autres cas, où le refoulement est beaucoup plus simple, et où la simple suppléance d'un mot change tout à fait le sens d'une phrase et y introduit de la façon la plus crue un vœu... un vœu de satisfaction qui est complètement paradoxal, parce que le sujet ne sait rien de ce qu'il demande vraiment. On le fait s'apercevoir de ce qui est vraiment son vœu. Entre le vœu et le désir, je vous l'ai dit ce matin, il y a un monde.

Il ne suffit pas de faire le vœu de quelque chose pour savoir à quel désir ça répond ; et l'interprétation, c'est évidemment au niveau du désir qu'elle se situe. Mais la simple restauration-restitution de la demande dans sa teneur est quelque chose qui restitue l'affect, restitue l'émotion à sa place.

Donc ce n'est pas l'affect qui est refoulé : c'est toujours quelque chose qui est de l'ordre du signifiant.

Le signifiant, d'ailleurs, ce n'est pas simplement le nom... Le verbe c'est tout autant quelque chose, n'est-ce pas : non seulement ça l'est, mais ça l'est d'une façon capitale.

Pour tout dire : s'il y a lieu de centrer quelque part l'attention, c'est sur des énoncés comme ceux qui se trouvent dans Freud, articulés sous le titre, par exemple, de *Ein Kind wird geschlagen*, ce qu'on traduit en français, comme on peut, par *On bat un enfant*.

Ein Kind wird geschlagen : qu'est-ce qui en fait la valeur érotique ?

Freud signale avec une très grande précision, dans quel cas, chez quel sujet, il a vu la prévalence érotique... à savoir ce en quoi un fantasme, qui est celui d'un enfant battu, peut en quelque sorte soutenir l'attirance érotique.

Un désir, pour qu'il émerge de quelque chose qui est profondément lié à l'excitation sexuelle, se supporte d'une scène imaginée, dont il développe en quelque sorte toutes les variations possibles.

À supposer que cette scène ne soit pas seulement imaginée, qu'elle ait eu un

support dans l'expérience passée du sujet, elle est quoi ? Il y a un intermédiaire tout à fait essentiel : c'est celui qui se rapporte à l'amour du père. L'enfant qui est battu, c'est l'enfant dont le père montre qu'en fin de compte il est peu de chose auprès de celui qui justement fantasme, de celui qui est témoin de ce châtement.

C'est une dialectique... des plus précaires, et Freud avoue qu'en fin de compte on ne la fait resurgir... jamais. C'est simple, hein ?

À la fin, c'est quand même le sujet lui-même qui est en cause, se dissimulant derrière l'anonymat parce que le nom, en fin de compte, c'est bien le nom propre.

Ce ON cache quelque chose, qui se montre avoir un rapport très étroit avec la jouissance ... la jouissance, de toutes celles qui sont liées au corps, celle qui va le plus près de la jouissance... de l'acte sexuel. Et ⁽⁸³⁾l'acte sexuel, ça ne veut pas dire qu'il est fondé sur un rapport qui serait en quelque sorte inscrit dans le rapport des corps : c'est justement en tant que cette jouissance est là, c'est le cas de le dire, ineffablement, mais ineffablement au sens où justement il s'agit d'une impossibilité du dire, que rien dans aucun dire ne répond à ce qui dans Freud lui-même est maintenu de la mythologie de l'éros, de l'éros comme unissant.

S'il y a quelque chose de décevant au sens premier que j'avais évoqué ce matin,... il n'y a rien de plus décevant que ce qu'on appelle le rapport sexuel. C'est très précisément qu'il tourne court, qu'il a une fin, et qu'au-delà de cette fin, d'ailleurs, il a un certain nombre d'effets, d'effets seconds : pas chez les deux partenaires, il y a un certain nombre d'actes seconds chez l'un des partenaires, chez la femme. Et c'est très précisément en tant qu'invinciblement les partenaires restent deux, qu'il est tout à fait faux de le mettre, ce « rapport sexuel », sous le chef d'un éros qui serait caractérisé par je ne sais quel appétit universel de la fusion en un. S'il y a quelque chose qui ne fait pas un, c'est très évidemment l'étreinte sexuelle.

Il est évident que j'ai dû y mettre ce matin un autre accent, et que pour dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il faut centrer ça quelque part. Et si je le centre au niveau de l'effet du langage, c'est très précisément en ceci : que ce que le langage instaure, situe, introduit dans le monde, c'est quelque chose dont il n'est pas mauvais de l'appeler, de le qualifier d'écriture.

Le langage est toute cette accumulation, ce cumulus de jouissance que j'ai évoquée ce matin et qui semble concentré comme sur des pointes, des pics..., enfin, il y a aussi des effets de pluie, des effets de ravinement, n'est-ce pas, dans cet ordre... dans cet ordre, si vous me permettez un jeu de mots que permet le français : c'est que ce que nous touchons, ce que l'expérience nous laisse dans la main depuis le temps que ça se passe, c'est *l'écrit-vain* mais en deux mots.

Ce dont il s'agit, c'est bien là où je me pose la question : est-ce que ce que j'ai essayé de supporter par des symboles quasi-algébriques, enfin, ce que j'appelle l'objet petit *a*, ou ce que je désigne de ce grand *A*, de ce grand *A* barré en plus, et pris comme tel pour signifiant, c'est-à-dire ce lieu de l'Autre, dans lequel toute une pensée traditionnelle situe... situe quoi ?... enfin, l'être ⁽⁸⁴⁾suprême, un mythe autant dire... comme nous ne savons pas du tout qu'est-ce c'est que l'être, l'être à portée de notre main enfin... toi... toi... en quoi vous croyez être. Tant mieux pour vous. Si j'en étais aussi sûr que vous, je ne serais pas analyste, hein ?

Ce que l'analyse nous révèle, c'est justement l'issue, la sortie de ce mythe de l'être... de ce mythe de l'être qui n'a vraiment pas d'autre support que celui que lui a donné la pensée cartésienne. C'est évident qu'il y a quelque chose d'irréductible dans la pensée : mais rien que là et à partir du moment où, cette pensée, nous sommes loin de complètement la couvrir et pour cause - parce que c'est bien plutôt le joué ou même comme j'ai dit ce matin, le joui que nous sommes - à partir de ce moment-là on voit bien que l'être est quelque chose qui un tant soit peu se dérobe. Il y a une chose très certaine, c'est qu'il n'y a pas de trace dans la pensée freudienne, d'une association de l'être avec l'inconscient.

Freud, quand il a tenté de substantialiser, dans sa seconde topique, ce dont il s'agit, il a appelé l'inconscient le *ça*.

Mais c'est ça qu'il y a de frappant, c'est que le *ça* ne moufte pas. La confusion du *ça* et de l'inconscient est tout à fait impossible.

Le *ça*, quoi qu'il ait pu en faire un certain nombre d'esprits imaginatifs, Groddeck y compris, le *ça* c'est le non-être.

Si ça a quelque part rapport avec l'inconscient, c'est justement en tant que le *ça* c'est pas du tout pareil.

Le *ça*, en fin de compte, c'est justement l'impensable, c'est l'instant de mort, et c'est bien ce qu'il a osé aussi mettre à la limite.

Alors, il y a quelque chose qui me paraît digne d'être relevé dans cette question qui vient de m'être posée, c'est que, l'émotion, on y met là deux catégories : la jouissance d'une part, et puis l'angoisse.

Est-ce que vraiment... : jamais personne a mis la jouissance sous la catégorie de l'émotion, hein ?

C'est très étrange, n'est-ce pas, ce glissement théorique.

L'émotion, c'est quelque chose qui se traduit par un choc suivi d'ondes, quelque chose qui vient... vient à frapper,... d'inhabituel, et puis pendant un certain

temps ça vibre, ça se perpétue. *Jamais personne n'a même osé... et Freud ne parle pas d'émotion, il parle de tension, n'est-ce pas. Le principe du plaisir est censé être supporté par une tension, par le fait qu'une tension est trop élevée, et ça entraîne une réaction de dérobade, de fuite soit en avant soit en arrière... qu'importe.*

Cette tension, c'est quelque chose qui est tout de même considéré comme beaucoup plus fondamental que cette irruption passagère qui se caractérise du terme d'émotion.

Je suis là plutôt en train de débayer, n'est-ce pas, je vous donne quelques indications... enfin, j'essaie quand même de vous donner un vocabulaire... Ce vocabulaire, bien sûr, il dépend lui-même d'une certaine articulation des phénomènes : dans un tableau que j'avais présenté il y avait un certain nombre de termes où l'émotion intervenait, mais à la condition de la distinguer de l'émoi, de la distinguer de l'empêchement, de la distinguer de l'embarras, qui sont aussi des termes qui ont leur sens précis et leur valeur. C'est une notion confuse que d'y englober quelque chose comme la jouissance.

La jouissance est très spécifiquement liée à l'existence du corps... C'est le fait de l'être parlant qu'il puisse y avoir ce que j'appellerai, à proprement parler, abus de cette possibilité de jouissance... Abus ne veut rien dire que spécifiquement jouissance : abus ici est à prendre comme pôle opposé dans ce que j'ai évoqué ce matin des deux versants de l'*utendum* - de ce qui est fait pour servir - et du *fruentum* - c'est-à-dire de ce dont on jouit.

Qu'il y ait, chez l'être parlant... parce que nous n'avons pas à proprement parler de témoignage ailleurs, à notre connaissance : il ne semble pas que les animaux sauvages soient si cruels, si cruels que le chat qui est incontestablement une dépendance de l'homme... le chat jouit sans doute, mais comment le savoir, de la souris avec laquelle il se livre à un certain nombre de jeux de pattes... Mais enfin, pour ce qui est de prendre, selon la formule de Sade, partie du corps du prochain pour objet de sa jouissance... **D'ailleurs là on ne sait plus où est le sujet, si c'est l'actif ou le passif, et c'est en ça que la jouissance, et la jouissance qu'il faut appeler par son nom, la jouissance sadique, se manifeste pour ce que j'ai dit ce matin, pour la suppléance la plus proche de ce qui supposerait que la jouissance sexuelle soit une jouissance unitive.**

⁽⁸⁶⁾Il est bien clair que la jouissance sadique n'est pas une jouissance unitive, mais ça nous entraînerait un tout petit peu loin, ça nous entraînerait très nettement à ceci : c'est qu'il suffit de lire Sade... Sade... Sade est tel dans ses imaginations... la verge de Dieu, si vous me permettez cette évocation... **C'est en fonction de ce tiers, enfin, qu'il exècre, mais qu'il avoue servir, que la jouissance**

sadique s'établit. Elle est donc loin d'être ce quelque chose qu'on essaie de nous dire en le mettant sous le chef de je ne sais quelle agressivité pure et simple... comme si l'être humain était si agressif.

On n'a jamais massacré son prochain que pour son bien, hein ?

C'est tout de même pas pour rien que la psychanalyse a qualifié de l'ambivalence ce qu'on appelle en général l'amour : c'est toujours par amour qu'on tue son prochain.

Alors la jouissance sadique, ça n'a rien à faire avec une espèce de jeu parodique, qui montre que pour certains il est nécessaire, pour baiser, de s'aider un peu avec des images. Et c'est naturellement, comme toutes les images, emprunté à la volonté divine. C'est pour le bien que tout ça se fait.

On dirait qu'il y a le masochiste... C'est un petit plaisantin, le masochiste. Il a trouvé quelque chose de particulièrement fin, et quand il est du type Sacher-Masoch - c'est-à-dire quand il est un homme selon toute apparence, n'est-ce pas... le fait qu'il remette l'affaire à la femme à condition, bien sûr, que ça ne soit pas trop fort, et puis, surtout, que ce soit des tortures morales - lui sait, en somme, à peu près, ce que c'est que la jouissance.

Mais il la mordille, enfin il en touche les bords... Tout ça ne va jamais très loin, c'est pas plus sérieux... c'est pas plus sérieux que quelque chose qui l'assiette, ce qu'on appelle en général l'amour.

Moi, j'ai entendu parler du thomisme dès que je suis arrivé à l'adolescence, il y avait déjà des gens qui parlaient très très bien du thomisme, et qui s'apercevaient très bien de ce que cela voulait dire : à savoir qu'il n'y a pas de théorie de l'amour qui soit fondable, qui soit sensée, qui ait une cohérence logique, qui ne se fondât pas, cette théorie de l'amour, sur l'amour de soi, c'est-à-dire ce qu'on appelle en général l'égoïsme.

En somme, Saint Thomas, il n'était absolument pas idiot, à ceci près qu'il était probablement un peu hypogénital. Enfin, Saint Thomas s'est tout de même aperçu, pour des raisons très fondées, s'articulant sur Aristote n'est-ce pas, que le *velle bonum alicui*, c'est-à-dire le vouloir du bien à quelqu'un, ça veut dire en somme prendre son affaire en main, c'est-à-dire se le soumettre. L'amour, ça ne peut que converger avec l'amour que mérite l'être suprême, puisque c'est lui le souverain bien.

On peut, en suivant le fil de sa nature propre, c'est-à-dire en somme voulant d'abord à soi-même du bien... on ne peut que confluer dans cette bonitude - puisque le terme existe en latin - dans cette *bonitas* universelle.

Il est certain que ce n'est plus tellement pour des raisons idéologiques qu'on extermine son prochain. Je ne dis pas que tout ça constitue un progrès. Mais je crois que les gens qui se sont entre-tués dans les guerres de ⁽⁸⁸⁾religion, aimaient vraiment leur prochain : c'est probablement une des formes les plus tangibles de ce qu'on appelle l'amour. C'est pas du tout du sadisme, ça n'a rien à faire.

Le sadisme c'est un supplément, c'est quelque chose tout à fait d'un autre ordre : ça vise le désir, ça n'a rien à faire avec l'amour.

L'amour, lui, vise l'être, et il faut bien dire que, comme l'a très bien dit, accentué, marqué Freud, l'amour est narcissique parce qu'il n'y a pas d'autres supports à donner au terme de l'être.

Ce qu'il y a de plus évidemment fâcheux, dans l'existence de l'être parlant, c'est qu'il est anthropomorphe, pour ce qui est de l'autre, c'est-à-dire qu'il suppose que l'autre a la même entropie que la sienne. Ça le mène loin.

Il y a un glissement, n'est-ce pas, il y a un glissement : nous n'en sommes plus là.

L'amour, entre homme et femme par exemple - mais ça fait du bruit parce que... à cause... à cause des écrits-vains.

C'est tout aussi dramatique entre hommes, ou entre femmes. Enfin, là il s'agit de l'être, il ne s'agit plus de la jouissance, c'est une tout autre affaire, mais il est tout de même intéressant de voir qu'à la bonne époque de l'amour - parce que il y a une époque où l'on en a fait grand état - les philosophes n'arrivaient pas à en sortir, en tous cas par le motif du souverain bien.

Quand le cher Saint Thomas s'empare d'Aristote, il est foutu, il peut pas préserver l'autonomie divine : c'est l'extension... c'est l'extension de l'amour de soi qui motive l'hommage au souverain de l'univers.

On sent bien l'embarras que ça donne à quiconque essaye d'approcher l'articulation de l'amour dans une doctrine substantialiste, n'est-ce pas ?

Il y a quand même eu dans la suite un certain nombre de personnes sensées, qui se sont aperçues que... que le comble de l'amour de Dieu, ça devait être de lui dire... « si c'est ta volonté, damne-moi », c'est-à-dire exactement le contraire de l'aspiration au souverain bien. Ça veut tout de même dire quelque chose : mise en question de l'idéal du salut, au nom justement de l'amour de l'Autre.

Seulement, c'est à partir de ce moment-là que ça devient absolument insensé, et c'est ça l'intéressant : c'est de s'apercevoir que quand on est entré dans une impasse, quand on arrive au bout, c'est le bout.... parce que c'est là qu'est le réel.

Alors au nom de ça, - qu'on ne peut rien dire sans se contredire - le principe de contradiction : ça veut dire que quand Freud découvre l'inconscient et qu'il dit « l'inconscient ne connaît pas le principe de contradiction »... Et au nom de ça, voilà tous les analystes libérés de dire la moindre chose de sensé sur quoi que ce soit, puisque la suprême réalité c'est l'inconscient et que l'inconscient... arrêtez-vous là, trois points... disent-ils : *il ne connaît rien à la logique, pourquoi ? Parce que Freud a dit qu'il ne connaissait pas le principe de contradiction.*

Il y a quand même une renaissance de la logique qui a fait ses preuves, il faut bien le dire, et qui est très intéressante, justement pour permettre de cerner d'une façon articulable, les contours de l'impasse... C'est pas très difficile de s'apercevoir de choses qui ont le plus étroit rapport avec ce que j'appelais, pour l'instant, l'impasse de l'amour... dans la théorie des ensembles... Enfin, je me suis exercé à ça, mais je ne suis pas le seul, un type intelligent... il s'appelle Matte Blanco...

Confondre émotion et affect, c'est tout à fait injustifié.

Affect, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est absolument pas clair. C'est un mot, d'ailleurs, de construction tardive et de la plus grande prétention.

Il y a un certain nombre de fonctions qui se produisent du fait que l'homme habite le langage et que...

[...] le départ, n'est-ce pas, de la grande poésie, enfin [...] ce rapport fondamental qui s'établit par le langage et qu'il faut tout de même pas méconnaître : c'est l'insulte.

L'insulte, c'est pas l'agressivité, l'insulte c'est tout autre chose, l'insulte c'est grandiose, c'est la base des ⁽⁹¹⁾rapports humains, n'est-ce pas... comme le disait Homère... Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu'il reçoit.

Qu'est-ce que ça veut dire d'essayer de camoufler ça avec je ne sais quelle peinture, comme ça, rosâtre, appeler ça l'émotion.

Non, les êtres humains vivent dans le langage, et le langage, c'est fait pour ça.

Alors, avec le temps on l'élabore, mais ce n'est pas une raison pour renier d'où l'on part.

L'angoisse,... elle est foutue dans la même parenthèse. C'est un tout autre tabac.

Comme les saints s'en sont aperçus... ils ont appelé ça : crainte sans objet.

C'est pas bête... c'est pas bête.

Ça veut dire : sans objet reconnu.

Puisque la notion même d'objet implique cette dimension de la reconnaissance, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement conventionnelle : n'est d'objet que ce qui est objet pour nous tous, qui sommes ensemble ici dans cette salle.

Malheureusement, tous les objets ne sont pas aussi faciles à saisir que cette chaise ou ce bord de table où je suis.

Il y en a qui ne sont pas moins des objets à partir du moment où on les a reconnus ; et c'est à ça que je me suis efforcé, en définissant cet objet que j'ai appelé l'objet petit a [*ride*] faute de trouver mieux.

C'est absolument indispensable à manier ce que j'ai appelé ce matin la pulsion partielle.

L'objet petit a, c'est quelque chose qui se dérobe mais que l'analyse a fini par accrocher, et c'est ce rapport tout à fait radical qui tourne... qui tourne autour du sein - s-e-i-n -, qui tourne aussi autour de l'excrément, et puis autour aussi de deux autres objets possibles qui sont tout à fait capitaux, qui sont nommément ce qu'on appelle le regard et aussi bien la voix.

Il est clair qu'ils ont ceci de commun : d'être, au moins pour les trois premiers, liés à quelque chose qui palpète, à un orifice, à un bord, et que là il se produit quelque chose qui est un accomplissement de la jouissance de la pulsion partielle. C'est là qu'on peut arriver à en dessiner le contour.

Freud l'a fait d'une façon qui est incroyable, immortelle.

⁽⁹²⁾La distinction de la source, de la *Quelle*, de la poussée, du *Drang*, du but et de l'objet qui se ne confondent pas, du *Ziel* et de l'*Objekt* qui sont différents, c'est là, enfin, quelque chose de tout à fait génial et qui mérite à soi tout seul ce qu'il faut bien appeler par son nom et ce que seule, justement, la logique mathématique nous permet d'aborder, à savoir une topologie.

À savoir quelque chose dont le schéma, le support, le contour n'est nulle part perceptible, mais seulement constructible et constructible logiquement.

La fonction qui joue ici, ce dont il s'agit, à savoir l'objet petit a, était évidemment de première urgence à évoquer dans ce dont je vous parlais ce matin, parce que cet objet petit a, je l'ai appelé petit a parce que c'est l'initiale en français de ce qu'on appelle l'autre : à ceci près, que justement ce n'est pas l'autre, c'est pas l'autre sexe, c'est l'autre du désir, c'est ce qui fait la cause du désir, c'est ce qui fait que les gens, en somme, malgré qu'il n'y ait pas le moindre rapport sexuel chez l'être parlant, les gens continuent à se reproduire, si vous me permettez le mot, en quelque sorte par erreur.

Ce qui les fait désirer, ce qui est la cause de leur désir, ça s'est recoupé, ça s'est confirmé, ça s'articule logiquement : c'est cet objet petit a qui les fascine - si je puis m'exprimer ainsi -, enfin, c'est cet objet petit a qui leur permet justement ce que Freud oppose à l'amour narcissique sous la forme de l'amour objectal, à ceci près, que ce n'est pas du partenaire, de l'autre sexué, ce dont il s'agit : c'est d'un fantasme.

C'est évidemment très grave, hein ? C'est très grave, mais on n'y peut rien.

Il suffit d'avoir analysé un certain temps un certain nombre de personnes, pour tout de même prendre l'idée que la cause du désir c'est toujours un peu à côté de ce que ça croit viser.

Vous me direz : c'est pas grave, si l'on continue tout bonnement à faire des petits - des petits, qui sont des petits a hein ? Comme c'est comme ça qu'ils sont désirés, c'est ça qu'ils trouvent.

Et quand un être humain descend dans ce bas monde, à le supposer venir des hautes sphères, là où les âmes sont et d'où elles descendent, quand ils arrivent en bas ils sont déjà des petits a, c'est-à-dire qu'ils sont déjà à l'avance conditionnés par le désir de leur parents.

⁽⁹³⁾C'est ça qui est le grave... c'est ça qui est le grave parce que c'est à titre de petits a qu'ils entrent dans la réalité - ce qu'on appelle la réalité, la réalité sur laquelle se fonde le principe de réalité, c'est-à-dire ce qui est censé à juste titre donner tout l'appareil de la maîtrise, du moi, du moi fort dont j'ai parlé ce matin - eh bien, quand ils entrent dans la réalité ils jouent le jeu... il jouent le jeu de ce qui fait la réalité anthropomorphe, c'est à savoir : le fantasme.

Tout ce qui pour chacun de nous constitue la réalité, la réalité dont on ne peut pas ne pas tenir compte, la réalité de la concierge, la réalité du copain, la réalité du voisin, la réalité de... du fait que vous êtes là à m'écouter, Dieu sait pourquoi, enfin : tout ça c'est du fantasme.

Il n'y a aucune autre raison à aucun de vos actes présents, passés comme futurs, que du fantasme, hein ?

Vous vous croyez obligés de faire des trucs qui ressemblent à ce que fait le voisin.

L'accès au réel, ce n'est pas commode en raison de ça. Heureusement, dans les coins où l'on s'y attendrait le moins, à savoir au niveau où l'on déconne si bien, dans la logique, il arrive de temps en temps qu'on serre les choses d'un peu plus près, d'un peu plus sérieux et, Dieu merci, il y a là la mathématique, et alors on arrive à s'apercevoir de ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il y a des impasses.

L'impossible, il n'est que là que nous pouvons avoir une petite idée de ce qui serait un réel qui ne serait pas fantasmagorique. On ne voit pas autrement où nous pourrions en avoir la moindre idée.

C'est donner une très grande portée à cet appareil, de premier abord si décevant, qu'est le langage.

Le langage signifie, et comme chacun sait, ça va pas loin.

On peut même lui donner quelque chose qui aille au-delà de la signification, c'est-à-dire essayer de lui donner un sens : et à la vérité on n'a encore jamais rien trouvé de mieux que de lui donner le sens de la jouissance.

Mais enfin ça tourne, tout ça, assez court pour qu'à se fier à son seul pouvoir d'écriture, à sa puissance formelle à lui, le langage, qui n'est pas tout à fait la même que celle de la *Gestaltheorie*, on arrive à des paradoxes.

⁽⁹⁴⁾C'est ça, c'est ça d'où nous pouvons prendre une toute petite idée que ça pourrait bien avoir un rapport avec le réel.

En tout cas, c'est à tenter... c'est à tenter, bien sûr, pour les spécialistes.

J'ai beaucoup interrogé les mathématiciens sur le sujet de ce d'où ils prennent leur jouissance.

La jouissance qui se prend dans une formalisation logico-mathématique, je ne peux pas dire que ça ne me dise pas, à moi, quelque chose.

Mais c'est justement parce que je suis un de ces dangereux spécialistes dont je vous parlais tout à l'heure : je ne peux pas très bien dire laquelle.

Mais il y a une chose certaine : c'est qu'il n'y absolument pas moyen de soutenir le discours analytique, de le soutenir je veux dire de le justifier, si vous n'êtes pas un de ces dangereux spécialistes, parce que sans ça c'est absolument intolérable : c'est une position absolument abjecte, je dois le dire à l'usage de ceux qui sont ici qui sont peut-être tentés de devenir analystes. Ne faites pas ça : c'est une position abominable, on vous prend pour de la merde, vous savez ?

Je parle naturellement de celui dont vous recevez la demande : pour celui-là vous n'existez pas, hein ? Tout au plus vous serez la cause de son désir... Qu'est ce que vous en ferez, hein ? Enfin, c'est pas des trucs à faire, mais pour s'en apercevoir avant d'être pris - parce qu'une fois qu'on y est on y reste, surtout quand on est bien dans un fauteuil - c'est mieux d'en savoir un peu d'avance. Et enfin, pour en sortir, pour garder une petite ombre d'existence, il faut plutôt être de ceux qui s'intéressent à la logique.

Voilà. D'ailleurs, absolument impossible de faire passer un examen à cet égard, parce que la logique elle-même [...] c'est maintenant que ça se joue... on peut espérer, à partir du moment où l'on a élaboré la notion d'indécidable, comme logique, on peut quand même espérer y voir peut-être un peu plus loin.

Comme on ne sait pas à l'avance par quel biais un analyste, ou celui qui sera installé comme tel, saura se régler sur ces niveaux qui sont rigoureux et certains... Bon, il faut bien laisser entrer un peu de monde. Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je m'en sentirais tellement responsable : parce que s'ils ne seront pas ⁽⁹⁵⁾analystes, ils seront employés ou peut-être même, je ne sais pas, guideurs de peuple, ils feront toutes sortes de choses qui ne sont pas pires, mais qui ne sont pas mieux non plus. Simplement, il faut savoir à l'avance que c'est pas une position très confortable, et surtout tout à fait inhabituelle, et que à la réduire à des choses déjà connues, par exemple à des fonctions que je viens de nommer, les guides ou les employés, ça va pas bien, ça tourne pas rond.

À cet égard le problème de la formation des analystes est très important.

Pour faire des analystes, évidemment, il faut ne pas prendre n'importe qui, parce que n'importe qui n'est pas capable d'entrer par la grande porte dans une analyse, simplement parce qu'il croit en avoir besoin...

[Il discorso si interrompe per il cambio del nastro]

Entrer dans l'analyse... À la vérité c'est à cause de ça, pour que ce métier ait un peu de sérieux, que j'ai essayé simplement de transmettre mon expérience : parce que, n'oubliez surtout pas que tout ce que j'apporte là - et pour ces pauvres petits signes algébriques dont je parlais tout à l'heure - que ça soit de la théorie.

Pour tous ceux, tout au moins, qui s'y mettent, qui écoutent, enfin, qui se laissent quand même là-dessus un petit peu éclairer : ça sert uniquement à la pratique.

L'objet petit a, bien sûr, il n'est pas là, ni nulle part, mais c'est déjà pas mal, en l'appelant comme ça, de pas croire, de pas pouvoir croire qu'on va le rencontrer.

C'est pas parce qu'on ne le rencontre pas qu'on ne rencontre pas ses effets, et ses effets fantasmatiques.

Ceux qui sont un peu formés à écouter ce que je raconte - ça les aide, c'est le moins qu'on puisse dire : ça, le petit a, aide - ça leur sert à quelque chose.

Il y a des gens qui... il y a un type, comme ça... je vais vous le raconter... parce qu'il n'est pas là, il n'est sûrement pas là, et je ne peux pas le raconter à Paris parce qu'il s'y reconnaîtrait. Il est venu me voir, il m'a dit : « Bonjour, je viens vous voir... » - je ne vous parle pas de ses antécédents parce que vous le

reconnâtriez, vous pourriez à la rigueur... un d'entre vous pourrait le reconnaître - bon, il me dit, oui : « Je viens vous voir parce que, d'abord, je vais vous dire ce que je pense : vous n'avez pas fait la théorie ». Je lui ai dit : « J'ai jamais cru ça... [ride] ... j'ai jamais cru une chose pareille ».

Enfin, j'ai pas commenté, parce que, quand même, il ⁽⁹⁶⁾faut laisser les gens parler, quand ils viennent demander quelque chose.

J'avais pas fait la théorie...

C'est ce que je suis en train de vous expliquer, justement, c'est que je ne fais pas de la théorie, que je n'ai pas une nouvelle conception de l'homme, quoi que ce soit de ce que je suis en train de vous articuler... ce qui fonctionne dans un discours qui ne ressemble à aucun de ceux qui lui sont contemporains, à savoir ce que j'appelle le discours du maître, ou le discours universitaire, ou le discours de l'hystérique. Bon, alors il m'a dit après : « Deuxième chose » - parce que ça lui a coupé, naturellement, la chique que je lui dise que je n'ai jamais pensé faire la théorie.

Il m'a dit : « Je voudrais savoir ce que vous pensez de ceci : c'est que si je me fais analyser par vous... mais alors vous l'aurez » - parce qu'il ne se doutait pas un seul instant, ce cher homme, que ce qu'il me dirait, c'est avec ça que je la ferais. Parce que c'était, enfin, manifestement quelqu'un qui, lui, croyait avoir des vues théoriques. Il avait déjà assez approché l'analyse pour avoir à lui sa petite contemplation du discours analytique.

Bon.

Là-dessus il n'a pas poussé plus loin, enfin, ce qu'il avançait.

Je lui ai dit simplement que, en effet, je l'attendais là... nous étions au pied du mur, mais enfin, qu'il fasse comme il l'entendait, s'il croyait que je lui déroberais la théorie analytique...

Enfin... c'est à ça qu'on a à faire dans tout un certain champ.

J'ai eu pendant des temps des gens qui m'écoutaient le matin, comme ça, quand je faisais mon séminaire, et puis qui se trouvaient en analyse avec moi, et le soir ils écumaient là sur mon divan parce qu'ils disaient que je leur avais coupé l'herbe sous les pieds.

C'est à savoir, qu'il est clair que si ce n'était pas levé tout fleuri de ma bouche, ça n'aurait pu fleurir que dans la leur.

C'est un niveau très intéressant, ça, de la demande, et de la demande de formation analytique, et dont la dimension, je crois, doit tout à fait échapper à ceux qui sont dans le discours universitaire.

Je veux dire que le discours universitaire est installé de façon telle [...] l'idée de l'espèce de passe qui fait ⁽⁹⁷⁾qu'à se confier à quelqu'un on lui donne des lumières qui soient en quelque sorte inondantes, définitives... C'est bête incontestablement, mais justement... les dimensions de la bêtise sont infinies, et elles ne sont pas assez interrogées.

Je crois qu'en fin de compte, c'est ça la grande originalité... enfin, pour être vraiment bien à fonctionner comme analyste il faudrait à la limite arriver à se faire plus bête que de nature soi-même.

Moi je ne peux pas m'y efforcer, vous comprenez, parce que... comme ça, c'est pas mon fort... Mais c'est en ça qu'il y a de l'espoir... une ressource : le salut si je puis dire - en tant que ce mot soit quelque chose qui ait pour moi un sens bien consistant - peut nous venir peut-être du fond même de la bêtise - qui sait, hein ?

C'est de là peut-être qu'un nouveau soleil pourrait se lever sur notre monde, qui est un tout petit peu, comme ça, trop empêtré par une exploitation, il faut bien le dire, du désir.

Je dois dire que ça fonctionne.

Vous voyez : je continue, je me laisse entraîner.

Il faut que je m'arrête.

L'exploitation du désir, c'est la grande invention du discours capitaliste, parce qu'il faut l'appeler quand même par son nom.

Ça, je dois dire, c'est un truc vachement réussi.

Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, enfin... on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ?... et d'ailleurs on a obtenu le résultat.

C'est beaucoup plus fort qu'on ne le croit : heureusement il y a la bêtise, hein ?, qui va peut-être tout foutre en l'air - ce qui ne sera pas plus mal parce qu'on ne voit pas où tout ça conduirait autrement.












Bon. Enfin, en voilà assez sur l'angoisse et sur la jouissance.

Après cette longue saturation de l'air par l'haleine du divin porteur de lavallière, je reprends mon humble et lourdaude

tirade où elle en était. La voilà d'ailleurs, elle aussi, infestée de mes lectures séminaristes lacanoïdiennes :

L'envie de faire le Bien étant clairement et comme le souligne Lacan en ce mois de Mai 1960 (était-ce déjà l'époque où au lieu de rendre visite à sa fille du premier lit il s'arrêtait au bordel d'en face ?) – le premier des pouvoirs – je ne suis pas dupe : autour de ma mère grenouillaient suffisamment de « femmes d'industriels » de « femmes de banquiers » et « de « femmes de militaires » pour je sache ce que le mot « Croix Rouge » peut vouloir dire en termes de cocktails et de tenues de soirées élégantes. Enfin pas dupe n'exagérons rien : les yeux m'en sont tombés hier, lorsque j'ai appris que l'épouse de l'Homme de Bien par excellence, Celui Qui A Fait Abolir La Peine De Mort, Badinter – que sa femme était une des deux milliardaires parmi les seize milliardaires français et les deux mil sept cent milliardaires mondiaux.

En recul depuis 2011.

#	Nom	Fortune (en dollars américains)	Pays	Résidence	Entreprise ou secteur
1▶	Carlos Slim Helú	\$69 milliards ▼	 Mexique	 Mexique	Telmex
2▶	Bill Gates	\$61 milliards ▲	 États-Unis	 États-Unis	Microsoft
3▶	Warren Buffett	\$44 milliards ▼	 États-Unis	 États-Unis	Berkshire Hathaway
4▶	Bernard Arnault	\$41 milliards ▶	 France	 France	LVMH
5▲	Amancio Ortega	\$37,5 milliards ▲	 Espagne	 Espagne	Inditex
6▼	Larry Ellison	\$36 milliards ▼	 États-Unis	 États-Unis	Oracle Corporation
7▲	Eike Batista	\$30 milliards ▲	 Brésil	 Brésil	OGX

#	Nom	Fortune (en dollars américains)	Pays	Résidence	Entreprise ou secteur
8▲	Stefan Persson	\$26 milliards ▲	 Suède	 Suède	Hennes & Mauritz
9▲	Li Ka-shing	\$25,5 milliards ▼	 Hong Kong	 Hong Kong	Hutchison Whampoa
10▲	Karl Albrecht	\$25,4 milliards ▼	 Allemane	 Allemane	ALDI

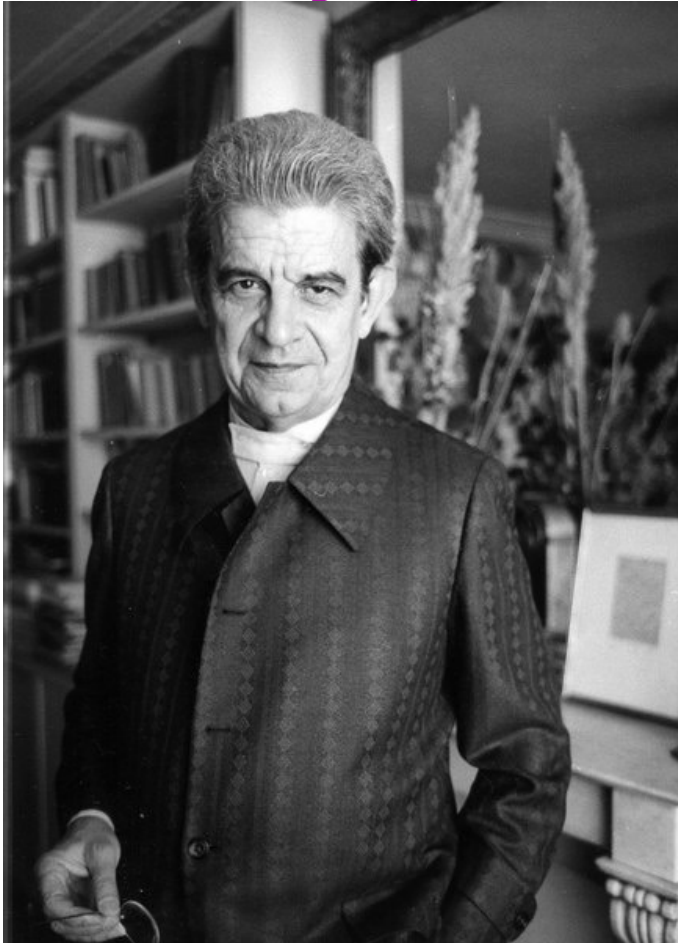
Mais heureusement le séminaire de Lacan m'a reçu comme une couverture tendue par quatre pompiers obligeant en me rappelant que le généreux Saint Martin, coupant son manteau, manifestait son POUVOIR – je peux le bien. Je suis un homme de bien. Parce que j'ai du bien. Et ça, je l'avais souvent entendu(mon grand père



Gerff, brasseur à Nancy et fils d'ouvrier : et ça me révoltait – parce que le bien, m'avait-il souvent paru ressemblait plus à la fumée du sacrifice qu'au gigot qu'on a cuit, plus au son argentin des pièces qui sonnaient qu'à la bourse de l'homme gras, plus à la musique qui s'échappe du son puissant des vagues que du stradivarius exposé comme une poule de luxe.



Le Beau, d'ailleurs, à peine égratigné par Freud, et dont Lacan parle avec une méprise formidable – « le beau a cette caractéristique, on ne peut pas ne pas le voir, d'éteindre en quelque sorte le désir - à moins qu'on ne lui fasse subir quelque outrage ». Evidemment, la conviction d'être laid anime le locuteur de ce propos de client de bordel. C'est Lacan qui parle, depuis sa langue qui n'est là que pour masquer son désir. C'est l'habile flouteur des universités, le maître en rhétorique mais certainement pas le grand amoureux et d'ailleurs il reste pantois devant la possibilité de l'amour courtois – « comment se pourrait-il qu'une femme puisse soutenir de tels hommages que ceux de l'amour courtois ? » -



(Loin de moi l'idée de lui en vouloir de n'avoir pas hérité de mapeau (dans les



années quatre vingt hélas)

*Et il m'en souvient bien tout outrage aux filles sublimes
était hommage et toute la beauté du monde m'était
« confondante » – mais comme message à entendre non
pour le « corrompre » (comme Lacan rappelle bien que
je conçoit Saint Augustin en son appréhension de la
corruption qui témoigne essentiellement « qu'il y avait
du bien dans l'objet, sinon comment se fut-il
corrompu ? ») mais pour l'exalter ? Je le comprends
seulement maintenant que cet aspect de « bellâtre » m'a
abandonné et que, comme Lacan mais avec tellement
mois de génie, il ne me reste que mes mots pour
atteindre à cette beauté devenue intolérable des
grâces...*

*Il est vrai que sur la photographie de Lacan que j'ai
choisie... ne pourrait- il être le père naturel d'un actuel
candidat à la vulgaire chose politique ? Non, Vous n'y
trouvez nul trait ?*

*En tout cas le consumérisme massif de l'Occident depuis
Voltaire (« c'est à ce prix que vous mangez du sucre en
Europe, dit le Black de « Candide ») – a produit et
continue de générer des camps de travail, de torture et
d'asservissement dont le détail nous écœure
suffisamment pour que Eva Joly et Stéphane Hessel ne
fassent que deux pour cent dans les sondages.*

*C'est probablement que les masses enfin éclairées par le
Net, ont compris plus clairement que moi, combien tous*

els discours philanthropiques sont des discours de pouvoir.

IWAY, notre code de conduite

IWAY est le code de conduite IKEA, lancé initialement en 2000. Il énonce les exigences que nous imposons à nos fournisseurs et prestataires, et présente ce qu'ils sont en droit d'attendre en retour. Outre le document principal, il compte plusieurs annexes spécifiques selon les secteurs, ainsi qu'un code de conduite spécial concernant le travail des enfants. Il incombe aux fournisseurs IKEA de présenter le code de conduite IKEA à leur personnel et à leurs sous-traitants.

Grappillé sur le net (là c'est une thèse d'une étudiante... très respectueuse de ne pas déborder...)

...Par exemple, depuis l'instauration de l'IWAY en 2000, sur 354 ruptures de contrats, seulement 21 avait pour raison le non-respect de l'IWAY, alors même que 68% des fournisseurs d'Ikea ne sont toujours pas approuvés par l'IWAY. Dans les violations principales, il y a par exemple le fait de ne pas fournir aux employés des équipements de protection ou de ne pas déverrouiller les sorties de secours. Ikea souligne alors que « ces manquements sont plus fréquents dans les pays de développements où les standards industriels sont plus bas. Ces problèmes peuvent prendre des mois ou des années à se résoudre car leur règlement va de pair avec un changements réels de la société dans ces pays là ». Mais même si la transparence de ces chiffres est louable, alors même que la plupart des entreprises éthiques ne les rendent pas public, ils rendent bien le décalage entre l'optimisme et l'ambition de ces politiques, et la réalité d'une concurrence de plus en plus accrue et féroce, surtout sur le marché du meuble.

Ainsi Ikea a beau compter près de 80 auditeurs au total et mener environ 180 audits depuis 2000, pratiquer les audits externes avec KPMG ou PWC (Pricewaterhousecoopers), Ikea a beau avoir pour résultats que seules 11% de ses entreprises asiatiques sont conformes à l'IWAY, la principale conclusion que retirent les « groupes de contrôles et de conformité » est que le niveau de jugement des bureaux d'achats n'est pas assez sévère et qu'il faut durcir l'IWAY. On peut alors se demander jusqu'où l'éthique peut être considérée comme une valeur ajoutée, alors même qu'il y a opposition entre logique productiviste et logique commerciale de l'image de marque, et qu'il paraît bien difficile d'exiger traçabilité et respect des codes de la part des sous-traitants.

Grappillé sur le net aussi : j'ai fini par réaliser que c'était un blog d'info « antisocialistes, suisse, du parti de Blocher...mais je ne m'en suis rendu compte qu'en remontant de cette page d' info corrélée à « IKEA + Travail forcé »... au générique...)

08.06 Suisse, travail forcé: La grande distribution rassure les consommateurs

--> Exploitation de l'homme par l'homme. Ikea donne des garanties

Devant les contradictions des différents secteurs de la diplomatie ou de l'économie suisse, la rédaction du BAF a voulu s'intéresser à la protection du consommateur helvétique devant les produits issus du travail forcé.

M. Daniel Tona, vice directeur d'Ikea Suisse, qui vient de passer ces trois dernières années au Vietnam, comme responsable des achats pour l'Asie du Sud-Est, pour le compte de la célèbre fabrique de meubles préfabriqués, s'explique:

31% des produits en vente chez Ikea sont en provenance du continent asiatique, 19% arrivent tout droit de Chine. Ikea dispose de nombreuses usines sur place, lesquelles sont liées par une charte des plus contraignantes. Ce types de mesures permettent une réelle amélioration des conditions de vie en général. Ikea n'achète pas "sur l'étagère" mais exige de connaître ses fournisseurs et les conditions de production. Le consommateur est ainsi parfaitement garanti de la "bonne moralité" de ce qu'il achète. A la question de savoir si Ikea serait intéressée à la création d'un label anti-esclavage, M. Tona répond assez subtilement que la marque suédoise est déjà, en soi, un symbole fort de lutte contre le travail des enfants, le travail forcé et pour le respect de l'environnement.

Homme de terrain, M. Tona reconnaît toutefois que tout n'est pas si simple et qu'il est parfois assez inopportun de vouloir renverser certaines structures, même abusives, sans proposer d'alternative raisonnable.

La frontière est toujours délicate entre le salut des masses par l'apport de capitaux et la collaboration avec des gouvernements tortionnaires. Ce qui est admissible dans la pratique, sur le terrain, au jour le jour, l'est moins dans le principe, quand il s'agit pour un Etat, le nôtre en l'occurrence, de déterminer clairement sa volonté d'en finir avec le business de l'esclavage; c'est là, précisément, que la [délégation suisse à la CIT](#) nous a déçus.

Là je retourne à ce que j'avais grappillé de la page de la « Thse » (en quelle matière et financée par qui je ne sais pas) Thèse qu'on trouve en faisant « IKEA+ travail forcé). C'est dans

ce document qu'on entend presque Jacques Lacan rire depuis les nichons des filles de joie...

La « mythologie » d'une entreprise

Le site officiel d'Ikea est tout à fait surprenant. En effet les pages réservées à l'histoire et à la création, par Kamprad en 1943 d'Ikea, sont formulées d'une telle façon qu'il est possible de retrouver des formulations venues tout droits de la Bible. Il est vrai que Kamprad est présenté comme une sorte de Messie venu changer le monde du mobilier, marché à cette époque très fermé et ayant des coutumes très figées et traditionnelles (les meubles étaient des acquisitions pour la vie, en aucune façon il est imaginable de vouloir les changer au bout de 25 ans). Ce marché restait national mais pas international donc Kamprad est le précurseur, quand il décida de s'attaquer au marché allemand alors que ce dernier est suédois. La réussite de Kamprad permet aussi d'insister sur les valeurs telle que le travail acharné prône sur tout, qui sont plutôt traditionalistes et s'écartent du but premier d'Ikea soit marchand de meubles. La moral est ainsi aussi bien un argument de vente que les bas prix ou encore l'éthique.

Nous apprenons aussi que ce dernier est né « pauvre dans une famille au sud de la suède et qu'il fut entouré jusqu'à l'age de ses 17 ans par ses parents et élevé parmi les vaches ». Beaucoup de remarques telles que cette dernière ponctuent cette « saga » très idéalisé comme l'aime les futures générations consommatrices, avides de « contes de fée ». Mais Kamprad joue de ce statut et en 1976 sort son autobiographie, intitulé « le testament d'un négociateur en meubles ». Le rapprochement est facile à faire : il explique, outre son « incroyable destin », les valeurs développées par Ikea et les différentes éthiques suivies et notamment l'éthique protestante due a son éducation nordique et ou il a évolué dans un milieu humble ou le travail est une valeur sure. L'éthique protestante défini par Max Weber est ainsi une éthique inspirée de la Théodicée afin que tout homme durant sa vie cherche des signes de l'existence de l'élection divine. Celle-ci exalte donc des valeurs d'humilité, de dur travail et de perfection.

Ainsi nous apprenons que Kamprad est persuadé que laisser les consommateurs monter leurs meubles eux-mêmes stimulent son

entreprise et l'économie par la même démarche car la population aime travailler, telle qu'elle est définie dans l'éthique protestante. En effet les valeurs du protestantisme mais aussi les origines modestes de Kamprad donne à Ikea une culture particulière, reposant sur des valeurs telles que le sens de l'économie, la prise d'initiatives, le travail acharné, le courage s'assumer ses choix et la modestie et d'autres encore....

Mais Kamprad dit aussi « qu'il croit en l'homme et à ses capacités à changer et à créer » et ajoute « ce que nous voulons, nous le pouvons et nous le ferons ensemble. Merveilleux avenir ! ». Ikea aspire d'après cette devise favorite de son fondateur à créer une société de toutes part, Ikea, capable de changer le monde. Elle a donc dans ce cadre nommée tous ces meubles par des noms suédois mais pas n'importe les quels, en effet tous ayant un rapport plus ou moins logique entre la nature et la pièce de destination du meuble (par exemple, tous les objets ayant attrait à la salle de bains portent les noms de fleuves, de rivières de suède). Elle devient alors une entité à part entière, une sorte de modèle basé sur un mélange d'humanisme et de capitalisme.

Alors on est déjà le 14 Mars et c'est le milieu de la nuit. Je viens de tenter une réponse au message du 13, de Paul (qui va apparaître en second, après ma réponse) :

Ma réponse : Ah tu sais, je me faisais la réflexion que le maître du psychanalyste (à l'opposé du maître du philosophe) est aussi multiple que le sont ses patients. Oui le concept- patient en fait illico le particulier d'un général et la généralité lacanienne d'un particulier s'en fait de beaux schémas.

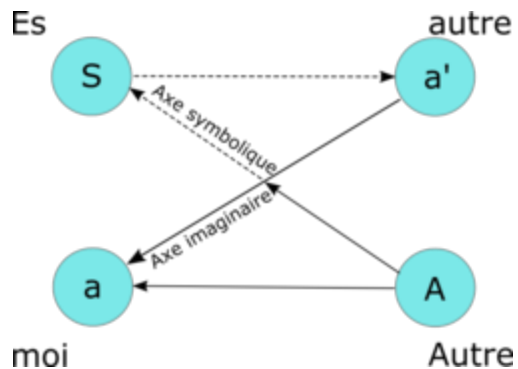
Hegel, Kant et Freud une fois consultés, quand même - fut-ce pour ap se faire taper dessus par Hypollite et les gens de la rue d'Ulm, dans l'à-peu-près que se sont tant plu à dénoncer ô combien de philosophes agrégés - mais il reste les schémas - et le souci d'une cure.

Et alors dans ces schémas l'Un trouve une place surmoïque. Il n'est pas tant vécu comme un symbole mathématique, finalement, il n'est pas très éléatiques, ce « Un »...

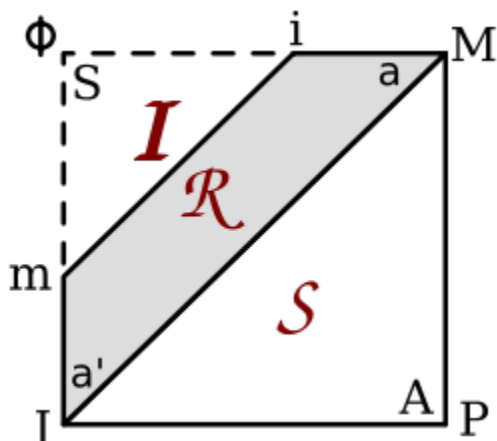
Je regarde le schéma, et je sais qu'on peut lui faire dire mille choses - résumé pratique, le plus efficace que j'aie pu à ce jour trouver, des mille choses que les humains profèrent : **Evidemment le rapport à**

L'Un n'y est pas du tout, mais alors pas du tout, ce que les éléates en intuitionnent.

1955-1959



Le séminaire de 1954-1955 voit la formalisation de l'[intersubjectivité](#) qu'est alors le [Schéma L](#) ; celui-ci présente le [Grand Autre](#) et le [sujet de l'inconscient](#) comme les deux essentiels ignorés dans la relation du Moi au semblable, de l'ego à l'alter ego.



Il applique les catégories de [Réel](#), [Symbolique](#) et [Imaginaire](#) au père : Lacan différencie ainsi un père réel (c'est-à-dire le géniteur), un père symbolique (qui vaut comme fonction) et un père imaginaire. C'est le cas du petit Hans qui occupe la majeure partie du Séminaire.

Dans les années 1957-1958, Lacan radicalise sa conception dans le [schéma R](#), qui montre le réel pris entre l'imaginaire et le symbolique. Le père se révèle comme une métaphore.

C'est dire, mon cher Paul, qu'en psychopathologie toute référence à l'Un un tant soit peu appuyée évoque l'idée de psychose. L'idée de ramener l'imaginaire à un pivot qui serait, au fond, le reflet du sujet dans son désir de prendre la place du Père. Le maître de la Loi. L'idée que le sujet Heidegger aurait pris Hitler pour le restaurateur de l'Un... Il faut reconnaître que la langue nazie se prête à toutes ces tendances (Ein volk Eine Marseillaise etcetera, disait Gainsbourg). Mais le Un, les lecteurs du Parménide le savent, est l'objet d'une démonstration avant tout miraculeuse : dire que le symbole(hic) appartient au Réel, c'est en effet la définition même du miracle religieux. L'Un existe et s'il existe il est le Tout. Nous connaissons cette conclusion rigoureuse - s'agissant de l'un mathématique grec : premier, unique, insécable. Mais au fond, cette pierre fondatrice de la pensée présocratique, qui a tant fasciné Socrate et Platon - elle ressemble à l'héroïsme de l'astronome grec - ou sumérien - il pointe ses instruments au ciel - ciel où du coup il ne s'aperçoit plus qu'il a projeté ses propres lois métriques - et il découvre le langage symbolique humain comme inscrit aux constellations. Le chinois s'y fera prendre quand, après vingt siècles de cette méthodologie, les jésuites débarqueront et lui feront des calendriers un brin plus précis que ceux de l'Empire du milieu !

L'avantage du schéma lacanien, pour appréhender ce qu'il en est de la visée présocratique, c'est qu'on voit bien comment fonctionne la fascination de l'auditeur : soudain, le professeur lui démontre que ses symboles brillent au firmament. Maman ! L'élève se prosterne, séduit. C'est le coup de l'Erreignis.

Evidemment, le Professeur incarne ce lieu du Ciel, quand il est devenu une star (comme Lacan, comme Heidegger) - et la

tendance mimétique des professeurs de médecine à prendre ensuite leurs interlocuteurs alternativement pour des élèves ou pour des malades est la plus fâcheuse qui soit...Comprendre n'est plus alors qu'une répétition opacifiante.

Au passage nous avons trouvé ce point qui a été loupé en orient : la croyance ferme dans les instruments de navigation comme en des divinités. Je boussole donc je suis.

Car voilà ce que m'a écrit Paul hier : (le 13 Mars, donc)

Je me suis retrouvé ce soir dans un quartier de Mulhouse que je ne connaissais pas du tout, une sorte de merde Bouyguienne sortie de terre dans le sud et à laquelle la Ville semble tout apporter pour la faire vivre, faire vivre un projet sérieusement conçu et réalisé partiellement par Peugeot, le véritable maître de la ville, mais vidé par la crise et devenu la surface bon marché pour les cabinets médicaux et autres. Dans la salle d'attente de mon pneumologue je me suis soudain souvenu de l'incroyable naïveté de ton ami lorsqu'il évoque les vingt années passées par Lacan à crier que le moi n'était pas l'Un. Pas besoin de Lacan pour ça ! Il est totalement évident que non seulement le moi n'est pas l'Un, mais que le Moi

est N puissance N. Reste que l'Un est l'alibi du Moi, son modèle religieusement nécessaire pour l'inventer en tant qu'unité cohérente, ce qu'exige la réalité métaphysique.

Pis que ça, comme dit le capitaine Haddock : pas de Un, pas de moi, pas de sujet : le sujet de l'objet est une piraterie métaphysique. Qui a si bien marché que le moi a pris toute la place, est non seulement devenu une réalité (au point qu'on peut dire que le Moi est le résultat final d'une bonne analyse, et non pas la matière première malade ou pas) mais a réussi à oblitérer la notion même de Un et la chasser de son trône sémantique. Nous y reviendrons, bonne nuit, je dois aller m'équiper pour espionner mon sommeil, c'est pire que ce qu'il faut pour faire l'Everest.

... La suite de ma réponse à PAUL (Réponse du 14 dans la nuit, donc) tu sais, je me faisais la réflexion que le maître du psychanalyste (à l'opposé du maître du philosophe) est aussi multiple que le sont ses patients. Oui le concept- patient en fait illico le particulier d'un général et la généralité lacanienne d'un particulier s'en fait de beaux schémas.

Hegel, Kant et Freud une fois consultés, quand même - fut-ce pour pas se faire taper dessus par Hyppolite et les gens de la rue d'Ulm, dans l'à-peu-près que se sont tant plu à dénoncer ô combien de philosophes agrégés - mais il reste les schémas - et le souci d'une cure.

Et puis il est temps que je rajoute à ce dossier le témoignage d'Anne. Il y a dix ans, elle était mariée au fils d'un colonel de Tchang Kai Tchek, un garçon qui en sept ans de France est devenu un spécialiste de l'image de la Vierge dans l'œuvre de Flaubert, avant de retourner enseigner la langue française à Taiwan :

SIX MARS DEUX MIL DOUZE .Cher Baudouin,

Tu as eu bien raison de persister dans l'envoi de ce mail car cette lecture m'a ravie, même si mes leviers philosophiques sont honteusement assez usés. J'en aurais presque peur de dire des "bêtises".... et je serai bien plus modeste et prosaïque.

Une foule de pensées a traversé mon esprit qui s'est réjoui en arrivant à la "réaction énervée de Marc Morali" (soit dit en passant très charmant comme tu l'as photographié) car je ne cessais de me demander sur quelle connaissance de l'Asie reposait toutes ces réflexions, sur quel vécu. L'Asie vient à nous bien plus que nous ne venons à elle et c'est sans doute pour cela que la question de la psychanalyse se pose ainsi. L'orgueil nous retient peut-être dans notre perception de l'opacité culturelle mais ne doit pas nous interdire d'y réfléchir.

Quelque part, c'était un grand mystère pour moi que l'écart entre l'érudition d'An Chuyn et son "manque de sensibilité" en quelque sorte, mais cette sensibilité est toute autre et nous reste étrangère. Comment pouvons-nous sincèrement, à moins d'être Chinois, apprécier cet Art immense qu'est la calligraphie où le geste du calligraphe, la trace unique qu'il laisse, qu'il a mûri lentement en frottant avec des gestes circulaires et précis son bâton d'encre dans sa pierre à encre ornée de motifs ou d'un poème qui lui sont chers, où cet idéogramme donc, tient sa valeur et l'émotion qu'il transmet tant de sa forme que de son sens? L'absence de clivage entre le corps et l'esprit, c'est pareil.

Tout érudit qu'il est, Anchuyn possède tout Freud, Lacan, et toute la clique mais n'en croit pas une goutte. Oedipe est pour lui une supercherie.

Tu te souviens peut-être de ses somatisations: Il se sentait étouffer. Il a fait des tas d'exams médicaux, persuadé d'être sur le point de crever alors que les médecins occidentaux étaient des incapables. Un jour, une amie pour qui il avait la plus grande estime, lui a conseillé de voir un psy. Il s'est alors trouvé une explication rationnelle pour éviter cette confrontation. Je cite: "Je me mouche souvent dans des mouchoirs en papier mais en même temps, je dois respirer des fibres de ces mouchoirs et cela doit être la cause de mon mal". Cela l'a calmé un temps, puis il est parti à Taïwan et le mal est revenu. Il a alors aussitôt consulté un médecin chinois traditionnel qui lui a prescrit une décoction. L'apothicaire de Taipeh a étalé les ingrédients sur une très grande table, il y en avait beaucoup. Il fallait faire bouillir la chose si longuement que son appartement en était durablement empesté: Et le mal est parti !!!!!

Moi aussi j'ai eu une période "asthmatique/allergique", à chaque fois que je retournais chez mes parents pendant une période difficile de ma vie: j'étouffais/ "J'ai tout fait", ok. Mais An Chuyn a-t-il besoin de Freud ou de Lacan?

A qui profite l'analyse au fond?

S'il y a une suite à la controverse, je suis preneuse!

Bisoux

PS: Au Roi et son Fou où je ne vais que très rarement hélas, j'ai échangé quelques mots un matin (c'est bien le matin, il y a plein d'habitues qui prennent leur petit café et papotent) avec un type qui m'a

l'air frappa dingue, prétendant avoir été le plus jeune élève de Lacan, juif arménien, vraisemblablement psychiatre très border line, cela te dit quelque chose?

Aussi, découvrant le 14 Mars cette lettre que j'inclus au dossier mais qui remontait au six, je découvre au moment de filer à biclou vers quelques immeubles où juche le malade, cette réponse rapide de Paul : *Très fier d'appartenir enfin à une « controverse » !! Très sympa ta copine et pleine de bon sens (je prends toujours cette expression cum grano sali). J'ai beaucoup apprécié son image de la trace laissée par le calligraphe, la volonté de scarifier l'Un !!*

Mais je constate que nous sommes à un tournant dangereux, ou plutôt que dangereux je dirais simplement en épingle à cheveux.

Faut-il négocier ? Faut-il foncer en appuyant sur le frein à main ? Faut-il risquer de voir un jour écrit dans sa biographie :-Il devint fou peu de jours avant sa mort - ?

C'est ce que nous verrons, peut-être, dans le prochain épisode. Mais d'abord il faut que je reprenne mes esprits. A plus.

Quelques heures plus tard surgissait une brève réaction et l'apologie du savoir Moralien : Sagouin!

tu n'as pas mis toutes mes contributions... que j'ai soigneusement gardées sur mon ipad!

Il m'a fallu plus de dix mails pour que tu acceptes enfin de regarder dans ton passé ce qui freinait ta compréhension, à savoir le beau mec qui tombait les filles sans avoir à faire travailler ses neurones... être là et ça suffit à faire vaciller l'autre! être une fois rien qu'une fois beau OOOOOO beau et con à la fois chante Brel qui sait ce que c'est que voir le beau mec emballer une fois de plus la belle petite qui succombe à l'aura du prédateur. Pragmatisme de la séduction que tu démontes formidablement!

Mais tu fais pire... en me prêtant une conception du UN simplifiée, alors que je voulais simplement t'éviter les errances "des chemins qui ne mènent nul" (Holtzwege pour les intimes) part pour revenir enfin à la question du UN

Dans mon biberon lacano mathématique, avant même la bléline premier âge, il y avait ceci:

Le Un de Parménide n'est pas le UN comptable des Nombres entiers Dit Naturels qui dé comptent les objets, mais le Un du trait qui fait Un l'entité sans entame, et qui montre du coup l'inconsistance du Deux et la faiblesse du Trois.

Ce que Lacan a repris sous la forme d'une jactation quasi holophrasique: "Y'a d'un!", et d'une proposition de traduire "l'einzigster ZUG" freudien par "le trait unaire".

Il distingue donc le UN Unaire (Parménide) du Un Unien..

Tout le monde sait ce que c'est que UNE pomme, parce que POMME assure la consistance du UNE

Mais qu'est ce que le UN? être ou ne pas être répondait un rosbif célèbre, quoi qu'un peu anti sémite... Ehad UN la qualité essentielle du Dieu UN de Moïse, et non simplement le seul Dieu comme le traduirait le chrétien moyen assis sur son ignorance (perverse... et avide de pouvoir)... alors que le protestant rappelle que la langue et sa structure génère un monde donné et pas un autre. Le UN apparaît en arraméen, et le Parménide est oublié par Aristote dans sa radicalité, sauf quand il souligne l'irréductible du singulier dans l'universel.

Le Un Unaire est an hystorique.

Donc sapajou, moule à gauffre, bachic bouzouc, je n'ai a pas que "très partiellement" raison, mais quand on sauve quelqu'un de la noyade, on ne peut pas en même temps lui enseigner la nage artistique.

Alors (avant de filer au travail, ce 14 Mars a deux heures moins dix : je me dis cela, qu'il me semble essentiel de remercier Marc (Même si j'espérais sa mise au point quant aux rapports entre ces deux « Un », les schémas de projection du sujet en l'autre et son repérage au fronton de l'enfance qui le structure progressivement comme l'enfant de Parents héroïsés...) Mais avec ça on se st encore le 14 et on a remarqué au passage que l'utilisation par Freud de la « Culture » (Œdipe par exemple) a certes enflammé Lacan - mais pas notre ami de jadis, si lettré, l'ami chinois dont parle Annie et qui certainement aujourd'hui encore craint la maladie plus que l'aveuglement devant le pourquoi de cette crainte. Peut-être a-t-il changé. Peut-être dorénavant a-t-il une profonde estime pour l'interprétation que la connaissance de l'Inconscient a rendue possible, des œuvres tragiques. Dans le séminaire de 1960 sur l'Éthique de la Psychanalyse, Jacques Lacan revient en tous cas sur Antigone et sur Œdipe à Colonne, mais aussi sur Philoctète, - la tragédie du membre corrompu... Et je dois confesser un plaisir magnifique à lire ces pages...

Le 14 Mars encore j'ai trouvé le temps de rapidement dire encore cela à Marc, que, par rapport à la négation de ce qui ne serait pas l'Un dans le texte du parménide :... je ne l'entends pas dans le texte parménidéen - qui n'est pour moi que l'exemple de mise-en-religiosité - de projection du symbolique au réel. Et le début de la série (si le Un appartient au réel, le deux aussi et les séries - protreptique de la « géométrie » telle qu'en l'académie athénienne.

Enfin c'est comme ça que je l'ai lu.

Pour le deux, d'ailleurs, pour le mouvement de ce aller et de ce retour - Empédocle.

Ensuite, les autres, comme tu le sais, je ne les ai pas (encore) lus. Je veux dire ni Kant, ni Hegel - j'attends le moment où cela me fera jouir de les lire - bon bien sûr j'ai un tout petit peu feuilleté Hegel parce qu'il dit des choses si plaisantes... Mais je n'ai pas encore eu ce moment de surprise, de réjouissance, où on se saisit d'un livre comme d'un baiser.

A quoi Marc a immédiatement répondu :

aH 8 Lasse l'aie y mer...tu as cent fois raison caramba amigo...j'ai dit Parménide par mégarde comme o, dit en Italie

je pensai à HERACLITE off course

Cependant une indication:

la fondation logique des entiers naturels est l'objet d'un traitement tout particulier De Lacan, qui travaille Frege, Cantor et Péano. C'est un certain Le gaufey qui a travaillé ces questions; J'ai les bouquins

Il faut dire que Marc était assez occupé à écrire cet article-là : « *Utinam aves super caput tuum cacent ! 1* »

Le souvenir de cette phrase, tirée du roman de Jules Romains, m'est revenu pendant le voyage qui me conduisait à Clermont-Ferrand. Entre Issoire et Ambert, quasiment sous la statue de Vercingétorix, sur les lieux empreints du traumatisme initial, fondateur de ce qui deviendra la France, quelques amis, dans un latin de cuisine, appelaient sur la tête de l'ennemi la manifestation de la complicité du destin.

Il faut, pour en finir avec cette anecdote, rappeler qu'il ne reste de ce traumatisme qu'un nom, puisque le lieu, la localisation de l'événement, Alésia, semble être toujours frappé d'un refoulement tenace, ce qui n'est pas sans rapport avec ce qui nous occupe aujourd'hui : quel lieu, quel temps pour le jaillissement de l'innommable ? Pour donner consistance à cette question, nous partirons de la notion d'événement traumatique pour en suivre quelques trajectoires dans l'histoire de la psychanalyse.

« Fasse le ciel que ! » Quel que soit l'événement qui surgit, qu'il soit *accidit*, le malheur, ou *evenit*, heureux, de bonne heure, de bonne rencontre, peut-on faire l'économie de lui prêter un sens, un auteur ?

Pour l'historien Fernand Braudel, « la durée courte est la plus trompeuse des données » ; sa durée subjective, ce que l'on peut appeler *effet*, est souvent beaucoup plus longue que l'événement lui-même, comme s'il ne cessait pas de ne pas cesser. La difficulté de saisir ce surgissement se voit précisée par cet emprunt à Alain Badiou, dans *L'être et l'événement 2* : « L'événement est ce qui arrive et dont il est indécidable de dire s'il est en rapport avec ce qui précède et avec ce qui suit. » Cela complique sa saisie par rapport à ce qu'il appelle « l'être ».

Le temps, c'est toujours trois : maintenant, avant, après. En allemand, ces termes sont très importants pour toute lecture de Freud : – *jetzt*, maintenant, se dit également *gegenwart*, littéralement « contre l'attente » ;

– *vor*, que l'on peut entendre sous la forme du Ur, celui d'une priméité originelle, mythique, mais aussi comme *Vorzeit*, le temps d'avant en tant qu'il est nécessaire de le reconstruire logiquement, pour assurer la consistance d'un savoir par exemple ; – *nach*, après, ce qui se retrouve dans le fameux temps de la compréhension, *nachträglich*, l'après-coup.

Il semble toujours plus facile d'attraper un « après » qu'un « avant ». La prédiction est un art difficile, celui de la pythie, prédire et pré-venir l'accident et ses suites – il paraît que ça se dit « P.T.S.D.3 » dans une certaine novlangue... Cette préoccupation envahit aujourd'hui le

champ du politique, à entendre comme « gestion des affaires de la cité ». Quant à attraper ce qui est en train d'arriver, c'est une tout autre affaire ! Prenons au hasard un exemple bien connu chez les lecteurs de Lacan. Lorsque Moïse rencontre le buisson ardent, pourquoi n'est-il pas traumatisé ? Car, tout de même, tous les ingrédients y sont : un buisson qui brûle sans se consumer et qui parle...

Le quidam ordinaire nécessiterait rapidement l'intervention de la cellule de crise, et il faut bien être prophète, c'est-à-dire « pré-paré » d'un certain savoir, pour formuler la question pourtant évidente que pose Moïse : « Qui es-tu ? Quel est ton nom, toi l'événement ? » La réponse du buisson, « *Eye asher eye* », est bien obscure, mais très instructive si on ne se précipite pas pour la traduire dans la langue de Descartes, traduction qui donnerait un très improbable « je suis celui qui est ! ». En hébreu, le « je » est difficilement compatible avec le présent, et la réponse du buisson se traduirait alors plutôt par « je serai celui qui sera ». Piège et confusion

de l'être réduit à la durée d'une jouissance sans entame devant un réel immédiat ! C'est en cela que le trauma devient inévitable, lorsque la langue n'est pas traversée par un semblant de savoir qui peut alors permettre que se construise le fantasme.

La présence du Sujet et de l'Objet au même moment sur une même scène unis par une même action, c'est ce que Freud appellera « *die andere Szene* », l'autre scène, celle du fantasme. Unité de lieu, de temps et d'action, c'est également ce qui ordonne la scène du théâtre classique, et permet la purgation des passions du politique.

Cela souligne l'enjeu et l'importance capitale de la question du traumatisme aujourd'hui, parce qu'elle indique le lieu de l'entrecroisement des mots d'ordre fondateurs, que Pierre Legendre appelle « la fabrique de l'homme occidental », et que Lacan désignait déjà par « accident occident 4 ». Tout événement se donne dans une corrélation avec la question de l'être, ainsi s'ouvre le champ du politique dont le traumatisme figure alors la limite de « recevabilité », et dont l'autisme tracerait la frontière. Un événement ne peut être saisi que s'il existe un lieu pour l'appréhender, un lieu psychique bien sûr. Je voudrais citer ici la belle phrase de Marie Moscovici : « il est arrivé quelque chose », puis rappeler l'observation rapportée par Françoise Dolto, dans « Le cas Dominique ». Il s'agit, nous dit-elle, d'un jeune garçon qui lui déclare tout de go « J'ai subi une histoire vraie ! », ce à quoi elle répond « qui t'a rendu pas vrai ! ». Il faut entendre cette « histoire vraie » à l'aune de ce que précise Lacan quand il parle des « embrouilles du vrai », le semblant, la pathologie de la vie quotidienne, une position psychique luxueuse ! Ce « vrai » pour Dominique n'a rien à voir avec le vrai-semblable. Il est invraisemblable, c'est-à-dire jamais réductible à quelque semblant que ce soit. Ce que Dolto interprète comme « ce qui t'a fait sortir de toute possibilité de fabriquer du semblant ».

Le traumatisme nous confronte donc inmanquablement à la question du temps. Pour situer la position freudienne, il faut se souvenir que ses premières expériences du traumatisme lui viennent de la clinique de l'hystérique. Un certain nombre d'éléments cliniques vont le conduire à abandonner la théorie de la séduction pour expliquer le symptôme hystérique. C'est pourtant ainsi que se trouvaient mis en relation le symptôme et l'hypothèse d'un événement traumatique. Entre les deux, un intervalle libre rend illisible la signification du symptôme. La rencontre fortuite d'un événement de la réalité et d'un élément refoulé réac-

*Un événement
ne peut être
saisi que
s'il existe
un lieu pour*

L'appréhender.

1. « Fasse le ciel que les oiseaux
l'envoient leur bénédiction
sur la tête. »

2. A. Badiou, *L'être et
l'événement*, Paris, Le Seuil,
1988.

3. « Pi ti est-ce dit ? » Jeu de
mots phonétique sur les initiales
de PTSD en anglais.

4. Dans *Littérature*, texte issu
de sa rencontre avec une autre
forme de structuration de la
pensée, le chinois.

Le traumatisme, bris et suture du temps

Marc Morali*

* Psychiatre, psychanalyste.

22 n° 36

Le traumatisme, bris et suture du temps

JFP n°36 14/03/12 13:31 Page 22

n° 36 23

Le traumatisme, bris et suture du temps

tive le symptôme, et permet alors son interprétation.

Nous y retrouvons les trois dimensions qui parcourent

l'élaboration freudienne : l'après-coup, la réalité

psychique et le temps d'avant *Vorzeit*, l'impensé

structural dont les exemples les plus connus sont le

narcissisme primaire, le refoulement originnaire, et

surtout ce qu'il développe dans *Totem et Tabou*, le

meurtre du Père de la horde primitive. Si Freud

insiste pour affirmer la réalité d'un tel événement

c'est parce qu'il reconnaît l'importance de l'enjeu :

fonder autrement que par une pure écriture logique,

un point d'ancrage, celui de la rencontre violente

entre un corps et la parole. Cette idée trouvera son

prolongement en 1924 dans l'hypothèse du traumatisme

de la naissance formulé par Otto Rank. Rappelons

que Freud est prêt à la mettre au travail mais

se heurte à une coalition qui s'y oppose farouchement

pour des raisons « théoriques » ! Clin d'oeil de

l'histoire ou fatalité de la nomination, le groupe des

« rigoristes » est conduit par un certain Abraham...

déjà l'antagonisme du Père et du Réel.

Même si le mythe relève d'une écriture

logique qui vient recouvrir un point d'aporie dans la

chaîne des causes et des effets, cette écriture peutelle

faire exister le corps nécessaire pour y recueillir

la jouissance supposée ?

Une légende juive illustre le risque qui apparaît

dans le champ social lorsque la lettre se mêle de

créer du vivant : c'est l'histoire du Golem, écrite par

le Rabbi Loew. Nous pourrions aussi citer Descartes,

pour qui la structure du sujet nécessite logiquement

un point d'exception, trou de certitude

dans la croyance, ou encore Pascal, pour qui il est

logiquement nécessaire qu'il existe un Dieu...

reconnaissant ainsi que pour ce qui en est du Réel,

il est nécessaire de passer par un pari ! Il existe donc

indubitablement un rapport direct entre la capacité

de développer un traumatisme et l'existence d'une

certaine modalité d'agencement – une fonction

incluse – du symbolique, logiquement nécessaire.

Les conditions de son apparition restent problématiques.

Le succès ou l'échec d'une telle fonction

relèvent manifestement de la structure du parlêtre

mais aussi de ce qui organise le champ social.

Pour que la réalité ne soit pas traumatique,

certains parlêtres se trouvent conduits, dans une tentative

de guérison, à fabriquer une néo-réalité, un

délire. C'est l'appui que Lacan trouvera sur la psychose

pour relire Freud en le situant dans l'histoire.

Événement-Vienne : naissance d'une idée, balbutiement

d'un monde qui commence à penser que le

monde occidental, ce qui le fabrique, ses lois de

composition interne, n'en font qu'un des mondes

possibles mais certainement pas le seul. Ce qui est

vrai pour la physique, la mathématique, la musique, la religion est donc vrai pour la psychanalyse, ce qui se formulera pour Lacan avec une remarquable clarté dans sa rencontre avec la chose japonaise : l'accident-occident.

Pouvons-nous sortir d'une idée névrotique du temps, c'est-à-dire liée au 3, avant-après-maintenant, mouvement considéré comme naturel qui évoque inmanquablement la succession des générations sous la permanence d'un nom ? Il convient ici d'insérer une remarque qui porte sur la parenthèse qui complète *La Lettre volée*, texte qui ouvre, intentionnellement, contre l'usuelle classification chronologique, les *Écrits* de Lacan. Pour l'établissement du codage de la série de coups au hasard, piles et faces, que nous fabriquons à l'aide d'une pièce de monnaie, Lacan suggère d'écrire trois modalités de la rencontre qu'il appelle forme pleine, forme symétrique et forme impaire s.

Ce codage revient – et nous le soulignons – à interroger la place de chaque événement par rapport à celui qui le précède et celui qui le suit.

C'est donc sans surprise qu'à introduire le 3 apparaît sous nos yeux *sans*

l'intervention du Père une relation d'ordre, une certaine structure du symbolique. En fait, nous introduisons, suivant l'expression de Lacan lui-même, un lapin dans le chapeau avant de l'en sortir ! En d'autres termes, ce que nous avons longtemps appelé le symbolique contient une fonction incluse : ce sera tout l'enjeu du séminaire de 1975 sur le sinthome. Rien de naturel dans ce que nous continuons à appeler névrose ! Plus qu'un enjeu théorique, il s'agit ici de rendre compte du rôle que joue la question du traumatisme dans notre société, comme en témoigne largement l'invasion du champ juridique et médical par le mot « victime » et son utilisation par un certain pouvoir.

Pour franchir un pas, nous pouvons suivre Lacan dans son approche des travaux de Gödel. Celui-ci travaille en effet la question du temps avec Albert Einstein et s'intéresse plus particulièrement à la rupture dans la continuité du temps, à l'opposition entre le temps intuitif et le temps tel qu'il s'écrirait.

Einstein avait montré la difficulté de rapporter l'expérience d'un continuum espace-temps à l'expérience triviale que peuvent en faire deux êtres humains : deux portes qui s'ouvrent dans le même wagon d'un train sont observées par un homme debout entre les deux portes du wagon, et par un autre, qui est à l'extérieur et regarde le train passer. Dans le premier cas, l'ouverture des deux portes est simultanée ; dans le deuxième cas, les

ouvertures se succèdent. Cette expérience évoque le temps du traumatisme, jamais le même pour celui qui regarde et celui qui est pris dans l'événement ; elle permet de formuler l'hypothèse suivante : si le temps logique relève de la lettre, le temps intuitif n'est qu'un effet du signifiant. Le sujet ne pouvant plus s'appuyer sur ce qui le représente auprès d'un autre signifiant ne peut alors s'abolir sur le lieu de sa représentation : en quittant le champ phallique, il se réélise.

Gödel propose de s'appuyer sur un ensemble d'équations pour construire un univers formé de lignes continues, ce qui permet de relier deux événements entre eux, produisant ainsi un modèle mathématique de la machine à remonter le temps. Il en tire la conclusion que tous ces mondes sont possibles, ce qui ne veut pas dire

qu'ils existent vraiment. Il en déduit qu'il y a des propriétés internes à ces mondes possibles mais que si une propriété est nécessaire à la construction d'un monde possible alors elle est présente dans tous les mondes possibles. Ce qui n'est pas nécessaire existe dans certains mondes et pas dans d'autres.

Deux remarques, une hypothèse

– Ces équations éliminent la résistance du corps, c'est-à-dire ce qui donne consistance au savoir. Que la lettre voyage dans le temps, nous le savions déjà ! Question toute actuelle : le corps fait-il partie de ce qui est nécessaire dans tous les mondes possibles ?
– Une « propriété nécessaire » voudrait dire qu'il ne s'agit pas d'un artéfact ni d'un symptôme, soit quelque chose qui pourrait se dissoudre sous l'effet d'une interprétation. C'est toute la question que le traumatisme et ses traitements posent à la psychanalyse depuis 1920, date à laquelle Freud entreprend la grande révision de sa métapsychologie après avoir observé les manifestations des traumatismes de la Grande Guerre. C'est le sens de la remarque de Lacan à Rome en 1974 : « Si la psychanalyse éteint le symptôme qu'elle est, elle disparaîtra ! »

Le traumatisme est une fenêtre ouverte dans un espace où le Père n'est plus présent, en tout cas sous aucun des modes connus et décrits par la psychanalyse : refoulement, forclusion, déni, frustration, privation, castration. La modalité symptomatique qui consiste à se *constituer* comme victime n'est peut-être rien d'autre qu'une tentative à relocaliser la jouissance sur un corps, fût-il un corps masochiste, quand aucun grand récit, aucune fonction ne garantit plus l'arrimage réel de la parole sur le corps. La topologie nous permet d'esquisser une hypothèse concernant la cure. Il faudra travailler avec de la colle et des ciseaux, pour se familiariser avec la clinique des noeuds, prévient Lacan : à la cure type pourrait succéder la logique rigoureuse du maniement de la coupure et de la suture, ou alors accepter l'errance du bris-collage, ce que Lacan appelle le sinthome. Ceci n'exclut pas la nécessité d'affronter la question du politique qui surdétermine ces changements de paramètres.

☺

5. +++, ++, +- et --+

JFP n°36 14/03/12 13:31 Page 23

Mais le quatorze mars a connu une suite à cette moisson, et Paul à réalisé que :
Sauf à me tromper lourdement, il me semble que la controverse qui s'est ouverte sur le Net

ne portait pas, à l'origine, sur le problème de l'analysibilité des Extrêmes-Orientaux, mais se proposait de méditer le dasein. (je cesse de ce jour de majorer ce mot d'un d majuscule, jusqu'à plus ample informé).

Par quel impulsion consciente ou pas, les participants se sont-ils soudain attardés sur le problème relationnel entre l'Extrême Est et l'Occident ? Et pour quelles sombres raisons ? Le dasein affleurant ici et là comme pour orner une discussion de fond qui ne le concernait que marginalement.

Peu importe me direz-vous, sinon qu'il m'est difficile à moi, philosophe (pas professeur de philosophie, mais philosophe) de chasser plusieurs gibiers à la fois, surtout si parmi eux se trouvent des représentants de ce qu'on appelle des « sciences humaines » voire pire, des Weltanschauungen, même si ces Visions du Monde ne portent que sur l'animal humain et ses relatifs. Mais, une controverse par définition verse, c'est-à-dire tombe du côté du plus lourd selon l'ordre du nécessaire en cours, chose qui n'est pas du ressort du philosophe,

quitte pour lui à redresser le char aux ressorts puissants et musicaux.

Oui bien sûr c'est de l'Un qu'il s'agit. Le rapport entre dasein et Un m'est, quant à moi, incertain. Heidegger me paraît plutôt avoir désunarisé le dasein, du moins dans sa phase initiale et jeté le daseinain dans la Verfallenheit, le tombé-versé-jeté-dérélicté. Position qu'il n'a jamais vraiment rejetée, du moins à ma connaissance, ayant plutôt déplacé ses centres d'intérêts par exemple sur l'analyse de ce qu'on a pu capter à travers les millénaires de la pensée des premiers hommes appelés philosophes parce qu'ils s'intéressaient incroyablement à autre chose qu'à la bouffe et la castagne.

L'Un alors. Les intervenants à cette controverse y sont tous allés de main bien vivante, se laissant parfois entraîner dans des considérations destinées à sidérer sinon à convaincre.

Le philosophe n'est philosophe ni par accumulation de concepts, ni par élaboration de tels éléments, contrairement à ce que

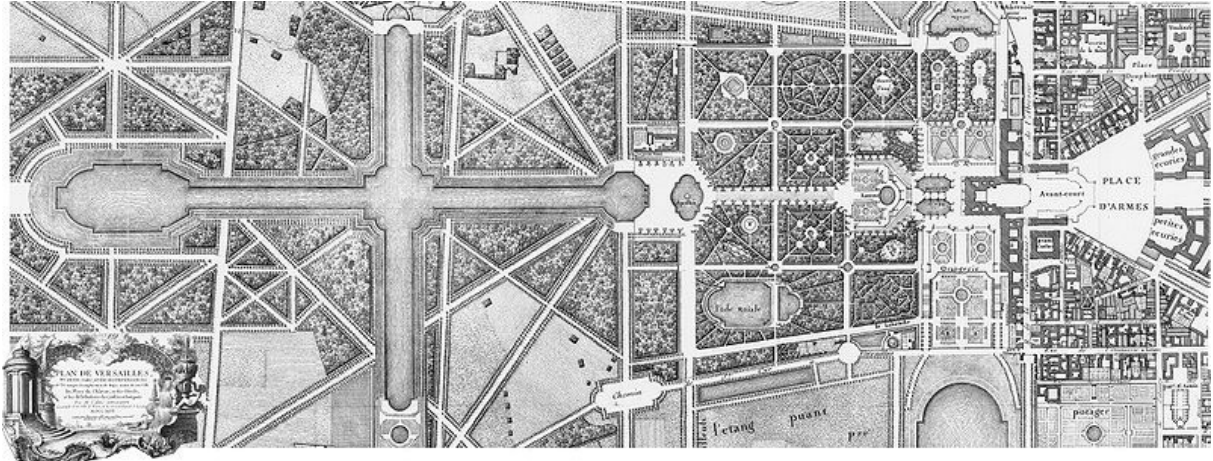
prétendent certains professeurs d'une matière scolaire nommée philosophie mais qui n'a rien à voir avec l'état dans lequel se trouve un philosophe par comparaison avec les autres hommes. En tant que philosophe je ne suis donc pas, comme le prétend Deleuze, un créateur de concepts, car, à l'instar de Martin Heidegger, je pense que le concept ne saisit que la structure métaphysique des choses considérées et ne donne aucune lumière sur l'énigme de son être. Par quoi donc est philosophe un philosophe ? Par une expérience. De même que l'on devient sculpteur par de longues expériences, on devient philosophe par de longues interrogations qui sont autant d'expériences par les représentations qu'elles mettent en jeu. Comment pourrait-on définir l'homme comme ça rapidement sans aller chercher midi à quatorze heures ? L'homme est l'être qui cherche, et que cherche-t-il ? Rien. L'homme est l'être qui cherche le rien. Aucun autre être ne peut se targuer d'en faire autant.

Or, de même que l'on devient philosophe par l'expérience, ce qui signifie que devenir philosophe est une expérience et non pas une

discipline ou un métier, l'Un se saisit par l'expérience de même que l'être en sa manifestation. Ils ne peuvent pas se concevoir mais seulement s'expérimenter et ils n'entrent donc dans aucun concept.

Alors ma question est simple : si l'Un n'est pas un concept, que fiche-t-il donc dans des spéculations sur le moi, l'inconscient et je ne sais quelle analysibilité ?

J'ajoute pour précision que Parménide and Co n'ont pas inventé le concept de l'Un (et donc de l'Être) ; ils ont, après l'avoir expérimenté, trouvé le poème destiné à enraciner et répandre la pensée de l'Un. Cela dit, l'Un demeure une découverte au même titre que la boussole ou le sextant. Au même titre mais il reste incomparable puisqu'il est l'aune à laquelle se mesure toute chose et tout discours sur la chose.



Ce Quinze Mars deux mil douze.

Cher Paul,

Alors le début de notre controverse était obscur et pour ma part rien ne m'a plus éclairé que ce débat obscur - sauf qu'il semblerait que j'aie perdu au passage de nombreuses répliques de Marc qu'il conviendra de suturer en leur lieu chronologique !

Quand même : dommage qu'aucun lettré chinois n'ait jamais songé à prendre au seizième siècle ermitage dans les Vosges - parce que ce que j'y ressens, ce que j'y ressentais, quand j'avais l'espoir suffisamment vaillant pour y attendre de mes solitudes quelque réponse au terme d'une heure de méditation - me paraît avoir eu une qualité que seuls les calligraphes chinois me paraissent avoir jamais rendu.

Et là, début Mars, voyant la formidable insulte que constituent les hôtels du Pfalz à cette idée,



hôtels

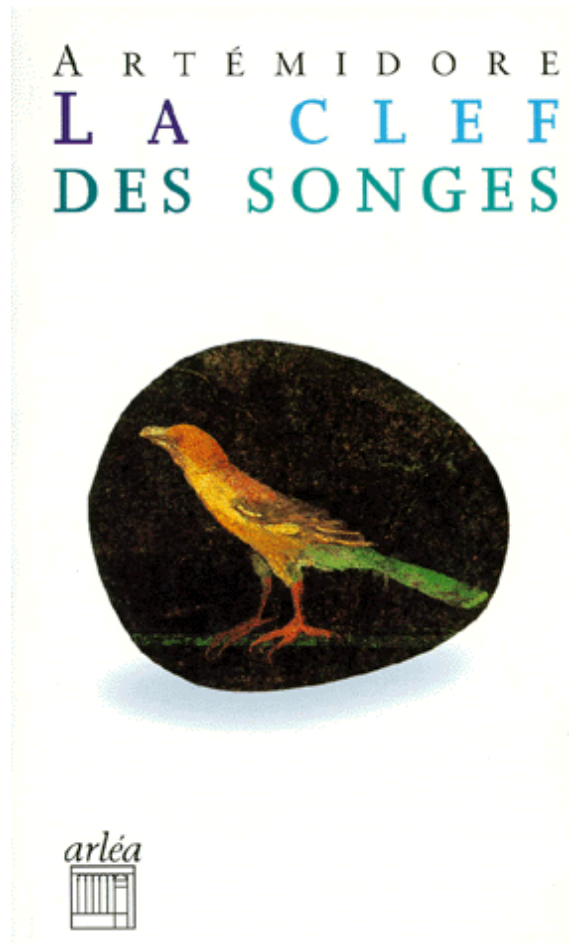
adossés de toute leur affligeante laideur aux plus sublimes falaises qu'onques glacier ait jamais concocté, j'ai voulu l'exprimer en disant que je regrettais tel Chinois qui viendrait imposer sa vue aux malheureux architectes de cette région en plus sinistrée lors des derniers épisodes de la résistance nazie à l'avancée américaine, en 45...

Tu as alors immédiatement dit quel abandon de l'Un représentait la fin des empereurs - le Chinois et le Nippon.



A deux ou trois reprises dans les vingt deux années écoulées, j'ai eu la visite d'étudiants asiatiques soucieux de tester ma méthode de travail sur le rêve - qui consiste à

demander à mes patients de noter un contenu de rêve avant de venir en séance - puis de le lentement dérouler au fil de la séance.



Si j'avais grandi à Beijing je n'aurais pas eu grande difficulté à les faire avancer dans ce travail - et il aurait porté ses fruits en matière de guérison du symptôme.

J'ai vu surgir alors deux discours parallèles - le premier, tenu par Paul Kobisch sur le rapport à l'Un, - l'autre, plus laconique, tenu par le Dr Morali portant sur les réceptions asiatiques à l'Œdipe.

Mais mon problème à moi n'est-il que le rêve d'un dix-huitième siècle autoritaire ?



Unaire comme devant, serais-je Grosjean comme un français de Cour, ridicule parmi les précieuses, marqué au fer rouge par Marie Antoinette ?



Et ce ne serait que cet attachement en effet aux souvenirs d'une monarchie unnaire qui me feraient réceptif aux drames inesthétiques du Palatinat et globalement au kitch planétaire comme il s'est établi fastueusement au moment d'établir plus de deux mil cinq cent milliardaires qui, bon sang mais c'est bien sûr - tiennent un monde pullulant d'une main ensanglantée que huit milliards d'humains masquent de leur foule honteuse. Et illégitime comme jamais.

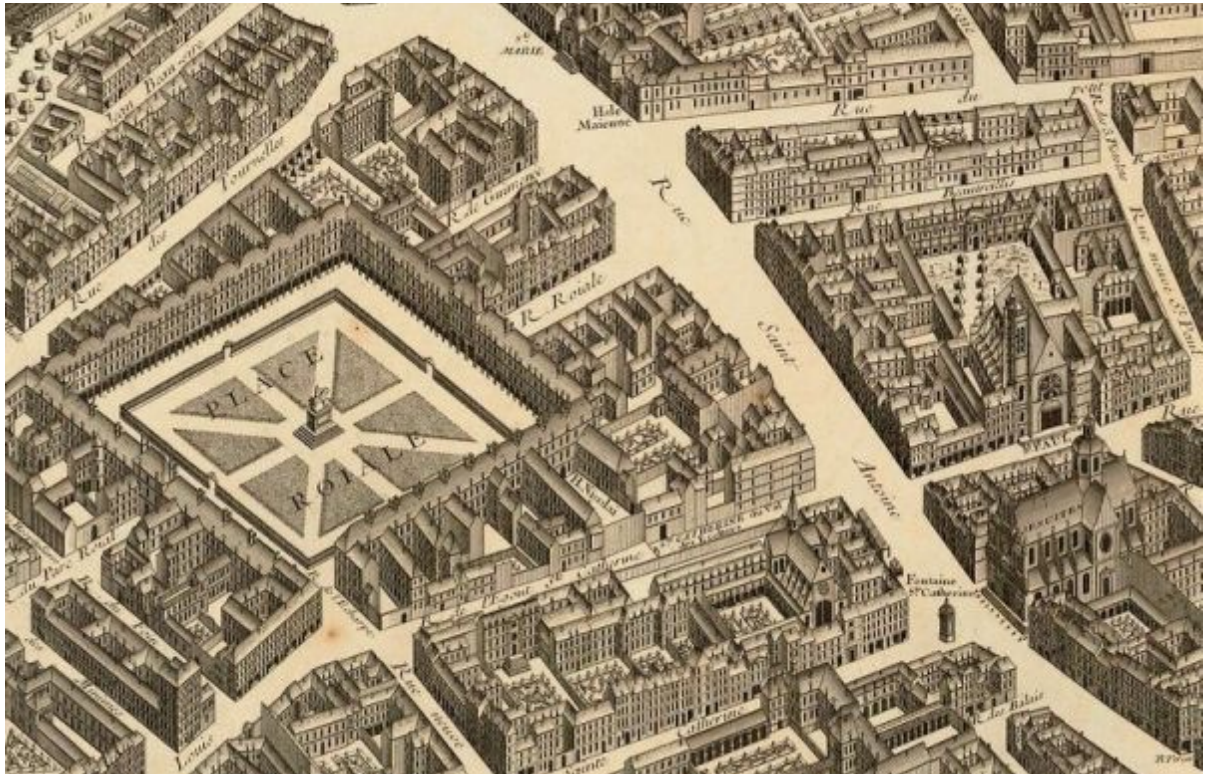


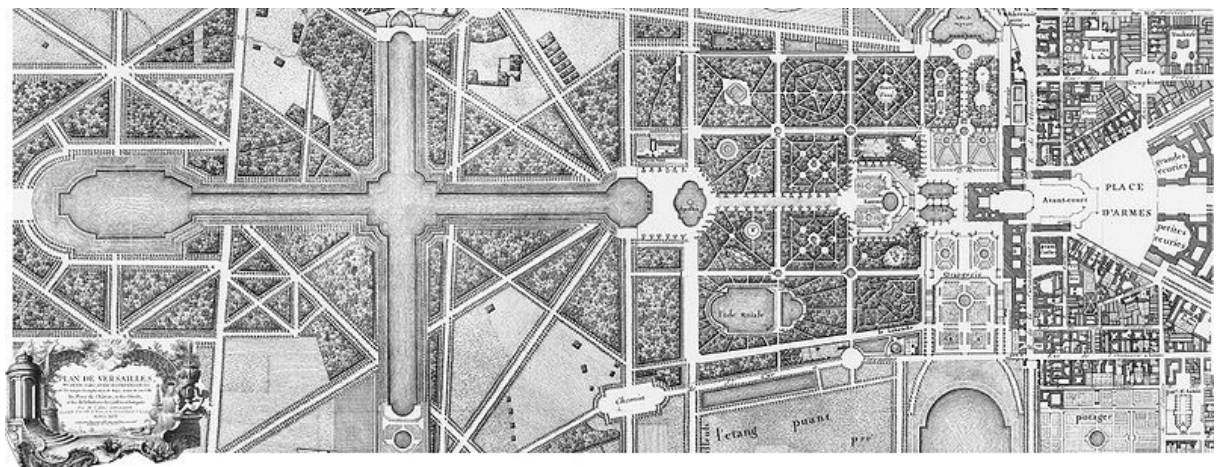
Pour partager un yacht, il faut l'avoir, les hommes de bien en ont, et les efforts de Badinter



ont pris pour moi une valeur différente depuis que la fortune de son épouse jette un pont entre sa philanthropie

et la description de celle de Saint Martin par Jacques Lacan
- faire le bien, pouvoir premier. Sauf que je retrouve à
cette inquiétude mon inquiétude unaire, ma quête d'un
pharaon, mon envie que quelqu'un me dicte l'Ordre





Le seize Mars au matin, deux messages dans la « boîte de réception » : un de Paul, un, succinct et disert pourtant, en matière de Chine, d'Annie. Celui de Paul :

Fort bien, ton rapport me paraît équitable, même si mon abord de l'Unaire diffère du cœur de ta problématique. Que je respecte et admire, car ta dénonciation est lourde ; elle affecte (infecte ?) d'ailleurs l'une de mes méditations favorites, celle qui porte sur la laideur comme beauté forcée. L'Être ne peut pas être laid, et pourtant il arrive qu'il le soit, mais là on entre dans des controverses esthétiques et ontologiques qui dépassent le cadre qui s'est, comme tu le dis bien, mis en place tout seul.



Alors reste l' »envie que quelqu'un me dicte l'ordre ». Le Pharaon (la majuscule est-elle obligatoire ?), l'Empereur ou Mao. J'ai le sentiment d'avoir fait une grande connerie avec mon historiographie de merde et l'unanimité balancée au gré de l'inspiration du moment. Ma spéculation poétique sur les handicaps majeurs infligés aux cultures par l'histoire des pouvoirs ne vaut pas tripette et j'en donne acte à Morali. Immédiatement ça sonne bien, et ça pourrait être ça, car le statut du dasein est beaucoup plus fragile qu'on ne peut le concevoir, ici le dasein indique ce que quelques millénaires de vieillards emplis de sagesse laissent comme scarification de l'Être, comme son eccéité imprimée dans le da. Et c'est ici qu'il faut introduire à grand fracas la nouvelle de Heidegger de l'arrivée du Technique. Vitrification : on est ici aussi dans l'indéniable, le technique a initié un procès de vitrification de l'étant, à mon sens étape supplémentaire à l'ontification. (Si je dis une connerie il faut me retenir immédiatement).

Cette arrivée est plus qu'une Kehre de l'Être lui-même, c'est une catastrophe dont l'Être semble s'ingénier à alourdir chaque jour les conséquences sur le temps et sur la péréquation de la jouissance mnésique : nous perdons à toute vitesse le pouvoir d'anamnèse car les symboles se subliment dans la structure. L'étant lui-même se vide de ce qui faisait l'essentiel de sa substance : voir l'hôtel en question. La laideur c'est le vide, non-être par lequel il est aussi possible de passer. Ton hôtel le montre à merveille, grandes façades vitrées où la substance s'éteint par quartiers entiers.



Rien, pourtant, ne permet de mettre en relation les deux grandes guerres (je refuse ici les majuscules) et les caprices de l'Ereignis. Après tout la politique telle que définie par l'Histoire n'est rien d'autre que la science des changements de UN(s) à la tête des nations (notion pratique car neutre). Rien de « technique au sens de H » dans les déchainements du Vingtième Siècle, plutôt seulement le ménage à faire avant l'arrivée du Travailleur de Jünger. On ne peut pas mélanger les logiques de l'Être et celles de l'Histoire ou de la Kultur, impossible : on ne peut rien faire avec la logique de ce qu'on ne peut pas connaître.

J'en suis là, et las ce matin, car ta mélancolie est forte, renforcée qu'elle est par tes belles images.



Et le message d'Annie (d'hier soir, donc encore du 15 Mars, finalement...)--

Comme je suis troublée par les dernières images de ton message.

Je suis d'ailleurs trop fatiguée à cette heure, pour m'arrêter à des hauteurs intellectuelles plus raffinées.

Oui, l'ordre! Je me revois à Taïwan, passé le moment exotique de la découverte joyeuse, essayant de comprendre "ce qui n'allait pas". Je ne sais même pas si c'est honteux de le dire, mais vois-tu, il me manquait ces plans de Versailles. Malgré tout ce qui pouvait me charmer en ce pays, j'ai mis un certain temps à comprendre ce qui m'empêchait définitivement d'envisager y vivre, ne serait-ce qu'un temps prolongé. J'ai été particulièrement émue devant l'architecture dépouillée de quelques rares temples

(le reste étant "roccoco" à la chinoise parfois difficile à soutenir) qui m'inspiraient un sentiment d'harmonie.

Le problème résidait dans l'urbanisme, ou plutôt dans son absence.



J'ai réalisé avec une certaine surprise, physiquement en fait, que je ne pouvais pas vivre dans un espace qui n'était pas organisé, dans lequel il n'y avait pas de plan perceptible, comme une athée qui ne pouvait pas vivre sans Dieu.....

Annie

ta pratique des rêves si tu en pousses la théorisation finira toujours comme toute goutte d'eau lancée d'un point quelconque du monde par se jeter dans la mer...

c'est à dire de se heurter soit

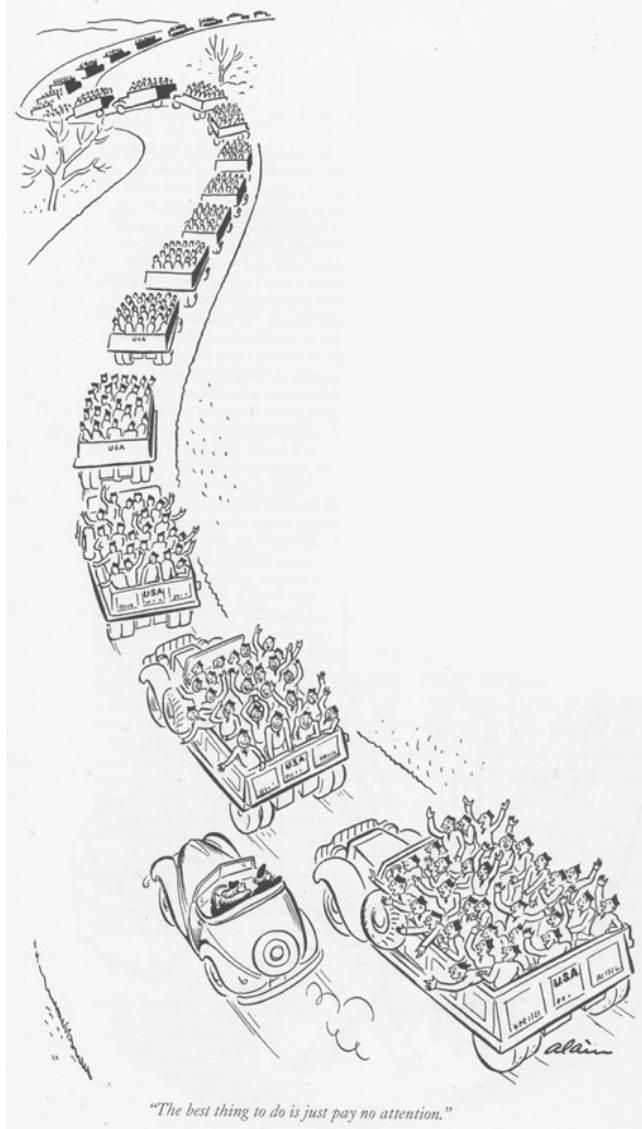
a la religion dominante dont elle dérangera les croyances soit au régime politique local (la chine et le japon font partie du monde, non ?), dont elle menacera le projet d'UNirformiser le multiple en donnant la parole au singulier.

Et réaction de Marc, ce matin DU 16 Mars, à mon évocation de ma technique psychothérapeutique d'éveil de mes patients en souffrance, à l'existence indubitable d'une logique de leur inconscient...

Même Bambi est un film pilitique...donc elle sera tolérée tant qu'elle demeurera marginale, artisanale, localisée, celle d'un gourou dérangé que peut être quelque Mitterrand éclairé viendra quand même consulter en loucedé, qu'elle ne s'opposera pas au dressage des foules (Japon et Chine même combat).

et on te lavera l'esprit pour le rendre Zen, c'est à dire sans aucune trace de passage de l'autre, si tu rencontres le moindre succès.

Parfois la répression exotique nous semble garantie de progrès. le supplice du pal est toujours meilleur chez les autres



J'ai répondu, ce seize Mars a dix heures et demie :

Oui mais c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe ! (je voulais dire que c'est ainsi que mes patients finissent par avoir envie d'une psychanalyse, parfois)

Il faut bien ou chausse-pied pour les esprits endurcis de nos temps d'inculture active - comment ouvrir les patients à la certitude d'une logique de leurs symptômes... C'est à ce prix que je parviens à faire éclore en eux l'évidence d'une cure institutionnelle ! Bambi.

C'était Carré que consultait Mitterrand en loucedé.

Il faut vraiment penser ce que dit Heidegger lorsqu'il assimile la mise en exploitation irréfléchie des ressources de l'Etat par, par exemple les centrales électriques hydrauliques. (le fleuve d'Hölderlin dans le barrage d'EdF). Je pense que le rapport à l'Un (inscrit de façon impressionnante dans la découverte toute récente des "neurones-miroirs", laquelle jette un jour de ruche sur l'empathie et un grand coup de gelée royale sur la circulation des pouvoirs) n'est -hihi - pas le Tout... loin s'en faut. Le maître est bien inscrit dans les schémas lacanien que tu possèdes infiniment plus méticuleusement que moi - dans cette translucidité du réel qui n'élucide en rien à quel symboles les rêves s'accrochent. Subversion, dans la libération du sujet ? Evidemment - quoique la liberté appréhendée au divan s'érode, sitôt retrouvé le bain des relations familières, l'au-dehors familial, l'inhibition toute-puissante -un ou deux iotas ne font pas le printemps du sujet, les ornières sont inoxydables, les régimes totalitaires tranquillement assis sur ce capital qui leur permet d'en être les employés, non ? Est-ce que Sarkozy n'est pas le premier président-employé ? L'image inquiétante de la réalité du devenir banlieusard ? La France au service de Mac-Do. Le retour du Hamburger. Voltaire au pays des Dalton. Si un jour tu prends le temps de découvrir comment la présence des festifs et kitsch bains Caracalla à Baden, a sapé de l'intérieur la noble majesté des Friedrichsbad prussiens qui en sont els voisins (comme moi l'autre jour lorsque, flottant parme les marbres et sous la coupole, j'ai du soudain subir en musique d'ambiance " Le lion est mort ce soir...") - nul besoin de craindre les tyrans et leur innocence aveuglée. Le pire, ce sont bien évidemment les esclaves qui prolongent l'agacement du tyran en marmelade de crânes.



Réponde rapide de Marc :

*Oui cent fois oui
Tu parles d'or,*

*Merci, ô poète!, de me devancer dans la
création donc reformulation question
hypothétique*

Faite un Tout du UN, c'est la définition de l'idéologie... ou de l'intégrisme de la pensée? Pour la pensée chinoise, le monde est un grand Tout et néanmoins est UN monde, il fait UN on peut le compter et en saisir la limite.

C'est quoi la translucidité du Réel? La formule m'émerveille, mais heurte mon Idée (?) du Réel comme justement une opacité radicale qui résiste à toute entame par le Symbolique et l'Imaginaire. Peut être que la lumière le traverse sans en révéler quoi que ce soit?